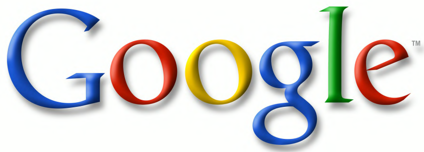


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

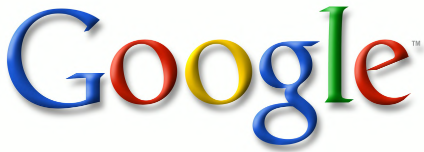
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

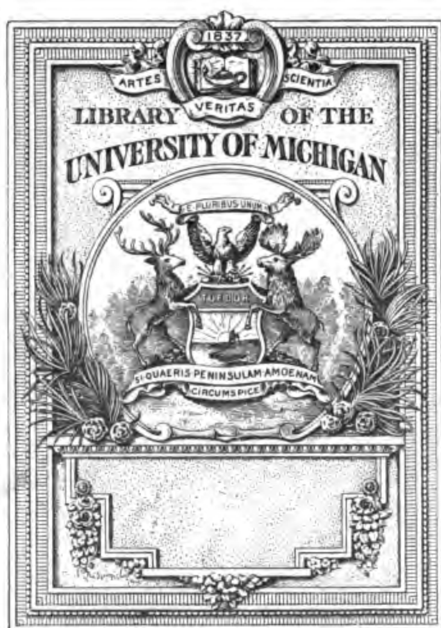
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 935,107


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

LES HOMMES ET LES IDÉES

François Coppée

et son œuvre

PAR

GAUTHIER FERRIÈRES, Léonce Adolphe

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

FRANÇOIS COPPÉE

DANS LA MÊME COLLECTION

HENRI DE RÉGNIER ET SON ŒUVRE, par Jean de Gourmont, avec un portrait et un autographe.................... 1 vol.

LA NAISSANCE ET L'ÉVANOUISSEMENT DE LA MATIÈRE, par le Dr Gustave Le Bon............................ 1 vol.

DANTE, BÉATRICE ET LA POÉSIE AMOUREUSE. *Essai sur l'Idéal féminin en Italie à la fin du XIIIe siècle,* par Remy de Gourmont, avec plusieurs gravures sur bois..... 1 vol.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

UofM



Cliché Nadar

Mignonne, voici l'Avril !
Le soleil revient d'exil.
Tous les nids sont en querelles.
L'air est pur, le ciel léger,
Et partout on voit neiger
Des plumes de tourterelles

François Coppée

LA VIE

Dans le premier chapitre de ses Mémoires qu'il ne devait jamais écrire, et c'est dommage, François Coppée nous a laissé de curieux détails sur ses origines. Il nous montre d'abord son aïeul paternel, fils de pauvres cultivateurs wallons des environs de Mons, qui, venant chercher fortune à Paris, la trouva au service du fermier général d'Ogny, dont il devint peu à peu le secrétaire intime. Pendant la Révolution, le financier ayant fui, Jean-Baptiste Coppée eut la garde de ses immeubles, notamment de cet élégant hôtel d'Ogny, aujourd'hui mairie de la rue Drouot, et il se maria, en pleine Terreur, avec une fraîche et élégante personne qui avait dans les veines le sang des Rechen, vieille noblesse d'épée.

A côté de ces origines paternelles, presque aristocratiques, les origines maternelles sont toutes populaires. Le grand-père est Pierre Baudry dit Saintongeois, robuste forgeron qui, après avoir fait son tour de France, forgé son chef-d'œuvre et gagné sa maîtrise, épousa à Paris une femme de sa condition, et s'établit rue du Mouton, près de l'ancienne place de Grève. C'est là, dans un atelier

220508

ouvert à tous les vents, qu'il forgea en quatre-vingt-douze des piques pour les sectionnaires.

Si les lois de l'atavisme ne sont pas vaines, François Coppée tient sûrement de ses aïeux la plupart des traits distinctifs de son caractère. A la fois élégant et simple, rêveur et pratique, téméraire et prudent, regrettant dans l'âpreté du monde moderne toutes les douceurs apparentes du passé, aimant sincèrement le peuple dont il a le bon sens précis, et détestant d'instinct la démocratie qui blesse toutes ses délicatesses. Son propre père, simple employé au ministère de la Guerre, était d'ailleurs bien au-dessus de sa condition. Très lettré, fier et modeste, chrétien dévoué à la cause de son roi légitime, de Henri V dont il avait le portrait lithographié dans sa salle à manger, il sut plus d'une fois inspirer à son fils, notamment dans le poème d'*Olivier*, des pages émues et reconnaissantes. Au n° 9 de la rue Saint-Maur-Saint-Germain, aujourd'hui rue de l'Abbé-Grégoire, qu'il habitait, il avait Charlet pour voisin de palier, et c'est là que naquit, le 26 janvier 1842, Coppée qui reçut avec le prénom de François, et non pas de Francis, comme on l'a prétendu, ceux de Joachim-Edouard.

Voilà donc, grâce au voisinage du peintre des grognards, Coppée entouré dès ses premières années par tous les souvenirs de l'épopée impériale. Les chansons politiques de Béranger résonnaient sans cesse à ses oreilles ; une vieille femme, répondant au nom populaire de la mère Bernu, venant le prendre pour le promener, lui contait mille

histoires de ses garçons, tous tués sur les champs de bataille de l'Europe, et un vieux capitaine de dragons de la Garde, le capitaine Blot, dont il a tracé un charmant portrait dans une nouvelle intitulée : *Un vieux de la vieille*, lui faisait feuilleter le jeudi un « Norvins », illustré par Raffet, tout en lui racontant la bataille de Montereau où l'Empereur l'avait décoré de sa main. Quoi d'étonnant après cela que Coppée se soit senti dans le cœur ce bonnet à poil qui lui valut plus d'un sarcasme? Il tenait certainemement de ces premières impressions d'enfant ce goût de l'héroïsme et cet amour immodéré de la gloire qui sont bien français, bien parisiens même, et nous leur devons quelques-unes des belles pages de son œuvre, celles que soulève un pur et noble souffle d'épopée.

De la rue Saint-Maur, où il naquit, Coppée vint ensuite habiter avec ses parents rue Vaneau. Il fréquentait alors, comme externe, la pension Hortus, située tout près, rue du Bac, et le soir, en rentrant à la maison, il retrouvait ses trois sœurs, seules survivantes avec lui des sept enfants qu'avait eus sa mère. La vie était difficile dans l'étroit logis où chacun travaillait tard près de la lampe, les parents à des écritures, les deux sœurs aînées à des restaurations de tableaux, le frère à ses devoirs. Pas de plaisirs, mais ce vrai bonheur des humbles qui ne coûte rien et remplace tout par un sourire ou par une chanson. Et puis, au jeune frère, déjà poète, il suffisait du balcon qui dominait le parc de l'hôtel Monaco, naguère hôtel Gal-

liéra, et habité maintenant par l'ambassadeur d'Autriche. Là, le soleil couchant ou la lune se jouant sur les profonds feuillages pleins d'oiseaux le charmaient, et, pendant les journées de juin 1848, il y devait voir étinceler les uniformes des troupes du général Cavaignac, campées sous les arbres.

En 1856, on retrouve toute la famille rue Monsieur-le-Prince, plus proche du lycée Saint-Louis, où Coppée venait d'entrer en qualité d'externe. Comme beaucoup d'enfants promis à de hautes destinées, il ne fut pas très bon élève. Déjà le poète absorbait tout en lui, et le voisinage du Luxembourg, avec ses parfums, ses couleurs et ses eaux jaillissantes, ne lui permettait guère de mettre le nez dans ses livres : « Ah! le Luxembourg a bien nui à mes études! » a-t-il écrit plaisamment. Puisqu'il a servi au poète, ce n'est pas nous qui nous en plaindrons, comme ce professeur de mathématiques qui lui disait avec une conviction profonde et un fort accent du Midi : « Mon *povre* M. Coppée, il vaudrait mieux pour vous n'avoir pas fait votre première communion que de ne pas savoir la géométrie! »

D'ailleurs il allait être bientôt réveillé brutalement par les plus dures réalités. Fils de vieux parents, il avait à peine douze ans lorsque son père fut mis à la retraite légale, avec une modique pension. Force lui fut donc d'interrompre ses études qu'il avait poussées jusqu'à la troisième, et d'aider à vivre la famille. Bravement, sans se plaindre du sort, il accepta une place de commis chez un architecte, M. Montagne, et fit si bien que ce dernier



l'engagea à se préparer à l'école des Beaux-Arts. En même temps, pour grossir le budget de la maison, il faisait des copies pour les entrepreneurs, et passait le peu de temps qui lui restait à la bibliothèque Sainte-Geneviève, travaillant et lisant avec une telle ardeur qu'il y gagna bientôt une maladie des yeux. Enfin, abandonnant l'architecture, il fut admis au ministère de la Guerre comme expéditionnaire surnuméraire, sans traitement. Cette situation précaire dura deux longues années. On habitait maintenant, à Montmartre, un logis plus étroit, une des sœurs étant mariée au peintre verrier Lafaye, une autre venant de mourir à l'âge de vingt ans. Le père, paralysé du cerveau, devait attendre la mort six ans encore. Quand elle survint, Coppée avait vingt ans. Chef de famille à cet âge, c'était dur et doux à la fois, et on se demande comment le poète n'a pas péri dans la tourmente de ces premières années. Mais non ! il écrivait toujours, des nouvelles, du théâtre, des vers surtout. Une petite revue, *le Causeur*, lui imprima quelques contes en prose ; il fit avec Charles Yriarte une comédie en trois actes ; il avait écrit un poème : *les Fleurs mortelles;* tout cela fut condamné. C'est à vingt-trois ans seulement qu'il commmença à croire que certaines de ses poésies mériteraient d'être publiées. C'était le moment du Parnasse. Coppée venait de pénétrer dans un cénacle qui se réunissait chez Catulle Mendès, rue de Douai, et où l'on rencontrait Léon Cladel, Stéphane Mallarmé, Albert Glatigny, J.-M. de Heredia, Villiers de l'Isle-Adam, Léon Dierx, Albert Mérat,

toute une pléiade, comme aux plus beaux jours de la Renaissance. Mendès, à peine plus âgé que Coppée, mais directeur d'un recueil littéraire tapageur, la *Revue Fantaisiste*, et poète applaudi de *Philoméla*, eut le mérite de deviner, d'encourager et de faire éclore les dons merveilleux de son cadet. Une fois par semaine, le samedi soir, tous ces jeunes gens se retrouvaient boulevard des Invalides, chez Leconte de Lisle, qu'ils honoraient comme leur maître. Ils fréquentaient aussi, passage Choiseul, une boutique alors modeste, ouverte à tous les vents, encombrée de piles de bouquins, et qui n'était autre que celle d'Alphonse Lemerre. Le jeune éditeur les avait attirés en annonçant une réimpression de la *Pléiade françoise*, et bientôt tous ces poètes firent de sa boutique, où ils se réunissaient tous les jours, entre quatre et six heures du soir, un étalage aussi célèbre que le pilier Barbin.

C'est là que fut fondé *le Parnasse contemporain*. Coppée y donna plusieurs des pièces qui devaient former *le Reliquaire*, un des premiers volumes de poète que Lemerre édita, en 1866. Le recueil parut presque en même temps que celui des *Poèmes Saturniens* de Paul Verlaine, que Coppée avait rencontré dans un autre groupe qui se réunissait boulevard des Batignolles, chez la mère de Louis-Xavier de Ricard. Bien entendu, *le Reliquaire* fut édité aux frais de son auteur, et ne se vendit pas plus que *les Intimités*, une plaquette parue en 1867. Coppée était toujours profondément inconnu, quand une occasion vint l'arracher brusquement à

son obscurité. Il s'agissait d'une représentation à bénéfice à l'Odéon. Agar, pressée de trouver quelque chose de nouveau et n'osant s'adresser aux maîtres, choisit Coppée, en qui elle avait confiance. En quelques matinées de septembre, au bas de Montmartre, dans une chambre si petite, nous dit le poète, qu'il fallait ouvrir la fenêtre pour enfiler la manche de sa redingote, fut écrit *le Passant*, que l'on devait représenter le 14 janvier 1869. Ce fut un triomphe ! A côté d'Agar, rêveuse au clair de lune sous les longs voiles blancs de Silvia, passait Zanetto, « la plume au bonnet et la guitare au dos », Zanetto, c'est-à-dire Sarah Bernhardt, toute blonde et légère sous le travesti du chanteur florentin ; Sarah Bernhardt, faisant sonner sa voix d'or, si claire pour dire, à la fin du spectacle, le nom du poète au public enthousiasmé. On fit relever le rideau quatre fois ; tout Paris alla voir *le Passant ;* Coppée devint à la mode, il y eut des cravates à son nom ; sa pièce fut jouée sur tous les théâtres et dans toutes les cours de l'Europe. Napoléon III, la faisant représenter aux Tuileries, complimenta lui-même l'auteur après lui avoir fait offrir une pension qu'il refusa, et la princesse Mathilde, se le faisant présenter par Théophile Gautier, le reçut dans la réunion d'hommes illustres qu'elle groupait autour d'elle, l'hiver rue de Courcelles, l'été à Saint-Gratien. C'était un lancement complet. Coppée, qui, le soir même de la première du *Passant*, revenait chez lui à pied, n'ayant plus d'omnibus pour le reconduire jusqu'à Montmartre, et

n'ayant pas en poche de quoi se payer un fiacre, tarif de nuit, avait maintenant des loisirs et des ressources grâce à l'emploi que la princesse lui avait fait obtenir à la bibliothèque du Sénat. Mais il eut à peine le temps de jouir de son succès; il lui fallait expier les excès de travail, les privations et les précoces soucis de sa jeunesse besogneuse. Six semaines après *le Passant*, il tombait très gravement malade d'une rechute de pneumonie dont il avait souffert plusieurs années. A peine était-il en état d'être transporté, qu'on l'envoya finir l'hiver à Amélie-les-Bains. Il y souffrit encore plus moralement que physiquement, se croyant à jamais perdu; seul le succès de *Deux douleurs*, représenté le 20 avril 1870 au Théâtre Français, put lui donner un peu de joie au milieu de toutes les inquiétudes qu'il promenait à Pau, devant les Pyrénées.

La santé lui revint, mais d'autres sujets de douleur, les plus cruels ceux-là, le retrouvèrent à Paris. 1870! La guerre! plus de poésie, plus d'art, plus de beaux rêves ouverts sur l'avenir, mais la défaite, l'envahissement, le siège, la Commune. Durant ces jours de deuil, ces nuits d'hiver implacable où ceux qui n'étaient pas tués par les balles de l'ennemi ou massacrés par le fusil de l'insurgé moururent de douleur et de faim, comme Théophile Gautier, Coppée fit simplement son devoir de citoyen; montant la garde le long des remparts, près de la Bièvre, à Montrouge, à Gentilly, dans tous ces pays qu'il explorait naguère. Là, il essayait encore de tromper l'ennui de la faction en rimant quelques vers

au bruit du canon et à la lueur de l'incendie. C'est ainsi qu'il écrivit *Lettre d'un mobile breton* qui, envoyée par ballon en province, y obtint un immense succès.

La Commune ne lui inspira qu'un cri d'indignation : *Plus de Sang* (avril 1871). La vie qui s'annonçait si brillante devint dure et précaire pour lui. Il fallait maintenant tout recommencer, car, après le grondement des canons et l'éclatement des boîtes à mitraille, qui donc se souvenait de la délicieuse chanson de clair de lune que Zanetto avait soupirée deux ans auparavant? Coppée recommença. A l'Odéon, il donne *Fais ce que dois* (21 octobre 1871); *les Bijoux de la Délivrance*, poèmes encore chauds de la guerre et tout vibrants de patriotisme ; puis au Gymnase : *l'Abandonnée* (13 novembre 1871), deux actes intimes qui tombent à plat. Malgré cela, sans hésiter, sans penser une minute à l'avenir, apprenant que son maître Leconte de Lisle se trouve dans une situation embarrassée, il abandonne pour lui sa place de bibliothécaire au Sénat, et le voilà lancé en pleine mêlée sans autre ressource que sa plume.

Alors il se fait prosateur et écrit *Une idylle pendant le Siège*, nouvelle qui paraît en feuilletons au *Moniteur universel*, en 1872. Il écrit également ses premiers *Contes en prose*, tandis que paraissent *les Humbles*, composés en partie avant la guerre, et accompagnés de *Promenades et Intérieurs*, une série de dizains faits au hasard de la vie. Le 11 septembre 1872, un petit acte : *le Rendez-vous*, est

joué à l'Odéon, et Coppée travaille avec Armand d'Artois à un grand drame en vers : *la Guerre de Cent-Ans*, œuvre d'actualité destinée à relever le moral de la nation en donnant, « avec le souvenir des désastres anciens, le spectacle des héroïques efforts tentés par nos aïeux pour les réparer et pour reconstituer la patrie ». Pour des motifs inconnus, cette pièce ne put être représentée et parut seulement en volume au mois de novembre 1877. En mai 1874 parut *le Cahier Rouge*, recueil de vers composés à différentes époques, et où l'on trouve Coppée tout entier, dans presque tous les genres où il excelle, depuis la pièce patriotique qui montre que les blessures de la récente guerre ne sont pas encore fermées, jusqu'aux pièces intimes et pittoresques qui indiquent à quel point le poète des *Humbles* sait être artiste et virtuose quand il lui plaît. Malgré cette dernière partie fantaisiste, tout le volume trahit un malaise latent, assez visible par le titre d'un certain nombre de pièces : *Tristement*, *Désespérément*, *Désir dans le Spleen*. Il est l'écho de ces années de chagrins et de deuils intimes dont le dernier, le plus douloureux, fut la mort de la mère du poète, succombant elle aussi à une attaque de paralysie le 2 septembre 1874.

Il faut maintenant attendre jusqu'en 1876 pour voir le nom de Coppée reparaître sur les livres et sur les affiches. Le 23 mai, il se relève au Théâtre Français avec *le Luthier de Crémone*, acte exquis resté, comme *le Passant*, au répertoire, et qui fut admirablement joué par Coquelin aîné, Thiron et

Mlle Blanche Baretta. La même année, il était enfin décoré de la Légion d'honneur, qui lui avait été promise dès le 15 août 1869, au lendemain de son succès. A partir de ce jour, la vie de Coppée, vouée tout entière au travail, se déroule, paisible et presque sans incident, et nous n'aurons plus guère qu'à énumérer ici le titre de ses œuvres. En 1878, ce sont *les Récits et les Elégies*, recueil de petits poèmes épiques comprenant une partie sentimentale : *l'Exilée*, qui fait allusion, le plus discrètement du monde, à un mariage que devait contracter le poète. Puis vient toute une brillante série théâtrale qui débute par *le Trésor*, un acte représenté à l'Odéon le 20 décembre 1879; suivi, à ce même théâtre, le 12 avril 1881, de *Madame de Maintenon*, cinq actes dont un prologue, et enfin de *Severo Torelli* (21 novembre 1883), triomphe mérité et qui dut à deux de ses interprètes, à Paul Mounet et à Albert Lambert fils, ayant alors l'âge du rôle, leur entrée à la Comédie-Française. François Coppée connaissait maintenant la vraie gloire. Le 21 février 1884, il fut élu à l'Académie française en remplacement de Victor de Laprade, par vingt-quatre voix, contre huit données à M. Emile Montégut, et le 18 décembre 1884, reçu par M. Cherbuliez, il prenait place sous la Coupole, assisté de ses deux parrains, Emile Augier et Sully-Prudhomme. Il avait cette double joie de s'asseoir dans le fauteuil d'Alfred de Musset ayant eu le suffrage de Victor Hugo. Le poète allait enfin pouvoir être absolument indépendant. Ces dernières années,

ayant donné sa démission de président de la Patrie française, il nous disait en souriant : « J'ai passé ma vie à donner ma démission. » En effet, après sa démission au Ministère de la Guerre, au Sénat, au journal *la Patrie*, où il dirigea pendant quatre ans le feuilleton dramatique, de 1880 à 1884, le 25 février 1885, il adressait à Emile Perrin, administrateur du Théâtre Français, sa démission de bibliothécaire, à la suite d'un différend survenu entre lui et Coquelin aîné. Dans la maison, on n'était pas bien pour le poète depuis qu'il s'était permis de dire sa pensée sur *la Princesse de Bagdad*. En général, on n'aime pas qu'un fonctionnaire ait de l'esprit en dehors de son emploi ; on le lui fit bien sentir. On escamotait son *Luthier de Crémone*, on lui refusait *Severo Torelli*, qu'on reprit plus tard, et maintenant on discutait s'il était convenable qu'il gardât sous l'habit vert sa place de bibliothécaire. Ce n'était pas l'avis de M. Coquelin aîné ; Coppée céda donc et connut enfin la joie d'être tout à fait son maître. Il en profita pour s'enfermer d'abord dans le travail, voulant prouver que la jeunesse et l'activité ne sont pas absolument incompatibles avec l'habit vert, et il alla à Coutainville, dans la propriété de son éditeur et ami, Alphonse Lemerre, composer *les Jacobites*. Là, seul au bord de l'Océan, à la fin de septembre, il vécut dans l'intimité des oiseaux de mer quelques-uns des meilleurs jours de sa vie de poète, se reposant du travail par de longues promenades à travers les chardons bleus, et écrivant en un mois, sans interrup-

tion, ces cinq actes à qui le vol des goëlands et le grand vent du large semblent avoir prêté une ampleur, une aisance et un souffle qu'il n'avait pas connus jusqu'ici. *Les Jacobites* furent joués à l'Odéon le 21 novembre 1885, et Mlle Weber, que le poète avait été chercher au Conservatoire, s'y révéla du coup tragédienne de premier ordre. Vinrent ensuite des *Contes en vers* (1886), *Arrière-Saison* (1887) ; puis des contes en prose : *Vingt contes nouveaux* (1887); *Contes rapides* (1888); *Henriette*, nouvelle (1889). Ici, vient se placer l'incident du *Pater*, un acte en vers, reçu à l'unanimité à la Comédie Française, lu et distribué aux artistes, et interdit par mesure ministérielle le 18 décembre 1889. Coppée se borna à publier son drame après avoir protesté dans *le Figaro* : « Je n'ai pas à me défendre, disait-il, d'avoir cherché un scandale politique. Toute ma vie proteste contre cette accusation. J'ai usé simplement de mon droit de poète en plaçant une scène — qui vaut ce qu'elle vaut, mais que je crois inspirée par un sentiment très humain et par la morale évangélique — dans les journées de mai 1871, comme j'aurais pu lui donner pour cadre les massacres de la Saint-Barthélemy ou ceux de septembre 1792. » Toute la presse fut pour le poète, et entre autres témoignages de sympathie, il reçut celui d'Alexandre Dumas fils avec qui il était brouillé depuis l'article sur *la Princesse de Bagdad*, dont nous avons déjà parlé. En 1890 paraissent *les Paroles sincères*, recueil de vers; en 1891, *Toute une jeunesse*,

exquis volume dont le héros, Amédée Violette, sans personnifier absolument Coppée, sent la vie comme il la sentait lui-même quand il était enfant et jeune homme; en 1892, ce sont *les Vrais Riches*. *Le Journal*, où Fernand Xau l'avait appelé dès la fondation, lui créait maintenant des loisirs dorés, et depuis 1892, il était propriétaire à Mandres, en Seine-et-Oise, de *la Fraizière*, jolie maison qui avait appartenu en 1830 à un excellent violoniste, et qui semblait s'en souvenir en peuplant de rossignols tous les arbres de son verger. C'est là, au milieu des roses dont une porte son nom, que Coppée écrivit *Longues et Brèves*, contes en prose (1893), et tous ces articles réunis sous le titre de *Mon franc parler*. Mais un grand succès, le plus grand de tous, lui était encore réservé. Nous voulons parler de *Pour la Couronne*, drame en cinq actes représenté le 10 janvier 1895 à l'Odéon, après de longues années d'attente et un refus inexplicable à la Comédie Française, où décidément Coppée n'avait pas de chance. On se rappelle encore le triomphe de la première, à laquelle assistait la princesse Mathilde, dont l'amitié pour le poète ne s'était jamais démentie depuis *le Passant*, et la longue série de représentations qui doubla presque la centième. C'est là que débuta l'acteur Jacques Fenoux, et aussi cette exquise Wanda de Boncza, dont les grands yeux noirs et le charme étrange ne devaient briller qu'un moment. Quelques mois après, Coppée recevait la cravate de commandeur de la Légion d'honneur. L'année suivante (1896), il écri-

vit *le Coupable*, son unique roman. Mais depuis plusieurs mois déjà il souffrait d'une grave maladie. Elle ne tarda pas à nécessiter une redoutable opération chirurgicale qui eut lieu à Pau au mois de janvier 1897. Au mois de juin de cette même année, une rechute nécessita une autre intervention du bistouri, plus rigoureuse encore que la première. Coppée sortit de cette crise avec *la Bonne Souffrance* (1898). C'était un retour au Dieu de ses premières années, une conversion complète, en somme peu surprenante chez un homme qui fut toujours un chrétien, aussi bien par ses œuvres que par ses actes, et qui, aux yeux des gens les plus orthodoxes, ne fut jamais coupable que d'indifférence.

Le poète était à peine relevé de sa terrible maladie lorsque survint l'affaire Dreyfus. Dans une étude purement littéraire, nous n'avons pas à juger les opinions politiques de Coppée : chacun est libre. Devant l'admirable unité de sa vie, il était cependant facile de deviner de quel côté il pencherait; il n'avait pas à réfléchir, et toutes ses pensées les plus profondes et les plus chères répondaient d'avance de son choix. Président d'honneur de la Ligue de la Patrie française, il fut sans cesse sur la brèche, se prodiguant, se multipliant, devenant le porte-parole éloquent de tout un parti, le clairon capable de l'entraîner s'il avait eu un vrai chef. Quelle que soit l'opinion que l'on professe, un homme malade, presque sexagénaire offrant ainsi son temps, sa santé, non par ambition,

tout ce qu'on pouvait offrir à Coppée était au-dessous de lui, et il n'a jamais eu l'habitude de se baisser, mais simplement par une haute idée de ses devoirs de patriote, tout cela, dis-je, était digne au moins de respect. Il n'en fut malheureusement pas toujours ainsi. Ses pièces furent retirées des affiches, ses vers des écoles; ce qui était beau la veille fut décrété mauvais le lendemain : ce fut un ostracisme complet. Mais les insulteurs et les valets perdaient leur temps avec cet homme qui avait toujours professé le mépris des injures, et qui, par vertu évangélique, allait maintenant jusqu'à les oublier.

C'est dans ces dispositions toutes chrétiennes que la mort devait le surprendre. Retiré enfin de la lutte avec toutes les déceptions, tout l'écœurement d'un grand honnête homme pour les turpitudes politiques, il ne vivait plus que pour ses nombreux et fidèles amis, les comblant de bienfaits intarissables. Mais un mal implacable, le cancer, le rongeait depuis longtemps déjà. La mort ne le surprit point; admirable de courage et de résignation, puisant chaque jour dans sa foi profonde la force de souffrir davantage, il attendit sa dernière heure comme le sage de La Fontaine:

Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

Sa vieille sœur Annette, âgée de quatre-vingt-deux ans, partit la première, le 17 mai. Moins d'une semaine après, le samedi 23 mai 1908, à une heure et demi de l'après-midi, François Coppée était

enfin délivré de ses atroces souffrances. Les funérailles eurent lieu le 26 mai, et l'on peut dire qu'aucune cérémonie funèbre ne fut jamais plus imposante et plus touchante dans sa simplicité. L'affluence était considérable; des ouvrières, des femmes du peuple portant leurs enfants se mêlaient aux personnalités les plus éclatantes. Les humbles sentaient bien que c'était là leur grand ami, leur poète qui disparaissait, et ils lui rendirent spontanément le plus pieux hommage en l'accompagnant silencieusement jusqu'au cimetière Montparnasse, où il repose.

Ce jour-là, on a pu dire que toutes les rancunes, toutes les haines littéraires et politiques ellesmêmes avaient cédé devant la mort du vieux poète. Maintenant qu'il n'est plus, chacun s'accordera toujours pour vanter sa bonté, si manifeste, si inlassable; cette bonté dont chacun pourrait citer des exemples ignorés et qui, avec une fortune plus que modeste, lui a encore fait fonder à l'Académie Française un prix de poésie qui porte son nom. Chacun connaît son désintéressement, sa crânerie, toutes ces vertus qui font de lui une figure unique, et qui semble d'un autre âge. Il aura été l'homme le plus populaire de la seconde moitié du XIXe siècle ; un Béranger bien plus grand, beaucoup plus artiste, et non moins spirituel. Comme lui, il aura aimé et exalté passionnément toutes les gloires de son pays, et cru fermement à ses hautes destinées; comme lui il aura pu dire :

Je suis du peuple ainsi que mes amours,

et il aura tenté de rapprocher des humbles, des petits, la poésie qui les avait jusqu'alors dédaignés. Parisien de Paris, il est inséparable de certains coins de la vieille ville, ceux où il y a encore du silence pour écouter les oiseaux dans les arbres. C'est là qu'aimeront toujours à l'évoquer ceux qui l'ont connu, avec son beau visage de médaille où la gaieté était si franche qu'on ne saura dire lequel était le plus clair de son sourire ou de ses yeux.

LE POÈTE LYRIQUE

Coppée avait vingt-quatre ans lorsqu'il publia, en 1866, *le Reliquaire*, et le mince recueil de vers ne suffisait pas à éveiller l'attention d'une critique distraite et superficielle. Théophile Gautier, toujours bienveillant et juste, en parla cependant dans son *Etude sur les progrès de la poésie française* : « Charmant recueil, disait-il, qui promet et qui tient. » Il tenait en effet beaucoup, par la maîtrise de la forme, et il promettait bien davantage encore par certaines pièces où le vrai Coppée perçait déjà à travers les inévitables influences comme une source claire au pied des grands arbres de la forêt romantique. Sans doute, c'était un peu du Baudelaire que cette « chapelle horrible et diffamée »

Dans laquelle autrefois un prêtre s'est pendu ;

et cet « élégant squelette portant un frais panier de fleurs » pouvait figurer à la danse macabre des *Fleurs du Mal*. Le « gaufrier » de Gautier était visible dans *le Jongleur ; le Justicier ;* semblait écrit avec la plume de fer de Leconte de Lisle à qui d'ailleurs était dédié le volume, et quelques bibelots, coffret de laque clouté d'argent, épée à

deux mains, christ anguleux et maigre délimité par le plomb oxydé du vitrail, avaient été ramassés dans le bric à brac romantique. Mais, en tournant la page,on lisait tout à coup des lieders amoureux comme *la Trêve* et *Ritournelle*, qui annonçait déjà *les Intimités*, et des élégies comme *Adagio*, *Une Sainte*, *les Aïeules*, qui étaient déjà tous *les Humbles*.

Désormais ces deux veines allaient s'élargir, et il faut admirer Coppée,sinon de les avoir découvertes, du moins de les avoir portées, en artiste impeccable, à leur plus haut degré de perfection. Déjà,en 1868, avec son exquise plaquette des *Intimités*, à laquelle nous reviendrons tout particulièrement, il se distinguait nettement des parnassiens purs,et ne semblait plus avoir passé parmi eux que pour affiner sa forme grâce au merveilleux outil qu'il leur avait emprunté. Maintenant, il allait tenter de peindre les mœurs des petits et des humbles. C'est déjà ce qu'avait essayé de faire Sainte-Beuve dans *Joseph Delorme*, dans *les Consolations*, et particulièrement dans *les Pensées d'août*, notamment dans un poème intitulé : *Monsieur Jean, maître d'école*.

La tentative était périlleuse, et s'il n'y réussit guère c'est qu'il n'y apportait pas les qualités d'artiste que nous trouvons chez Coppée. Jugez en effet combien la moindre faute de goût, la moindre outrance, la moindre inexactitude, passable dans un poème à larges traits et à grands sentiments, crierait dans quelque idylle parisienne, quelque coin de rue populaire, quelque figure que nous

avons chaque jour sous les yeux. Après avoir essayé, timidement encore, dans *Angelus*, poème un peu lourd peut-être, mais si touchant et qui contient de si beaux vers, Coppée osait enfin tout à fait, et écrivait *le Banc*. C'est l'idylle du « pioupiou » et de la bonne, de deux « pays » qui se retrouvent, parlent d'abord de leurs souvenirs communs, de leur enfance, et en arrivent insensiblement aux confidences, aux aveux que scelle un baiser, et qu'interrompt brutalement la retraite.

Et je n'ai pas trouvé cela si ridicule

terminait le poète dans un vers, célèbre depuis, et qu'on lui a reproché comme un de ses prosaïsmes. On oubliait sans doute les très beaux vers qui composent toute cette pièce, et que la chute voulue met en valeur encore :

C'était le soir; c'était l'heure où les amoureux,
Moins timides, tout bas osent se faire entre eux
Les tendres questions et les douces réponses.
Le couchant empourprait le front noir des quinconces;
Lentement descendait l'ombre, comme à dessein;
Le vent, déjà plus frais, ridait l'eau du bassin
Où tremblait un beau ciel vert et moiré de rose;
Tout s'apaisait. C'était cette adorable chose :
Une fin de beau jour à la fin de l'été.

On oubliait :

..... La rivière ombreuse, le rideau
De peupliers, l'endroit pour pêcher à la ligne
Caché sous le houblon et sous la folle vigne,
Le cerisier qu'ensemble ils avaient dépouillé,
Le vieux bateau, rempli de feuillage mouillé,

Qu'on prenait pour aller jouer dans le coin d'île,
Les moulins, les sentiers sous bois, toute l'idylle.

Un tel sujet, traité de cette manière, n'avait en effet rien de ridicule, au contraire, et ce fut bien l'avis de Victor Hugo qui envoya à ce propos une fort belle lettre à Coppée : « Grâce à vous, lui disait-il, on ne rira plus du pioupiou et de la servante. » Content de son essai, le poète écrivit ensuite *la Grève des Forgerons*, ce drame populaire dont le succès ne fut pas moins grand. Dans ces pièces impeccables de forme, il était tout à fait passé maître, et il avait cette bonne fortune, qu'il eut toujours par la suite, celle de satisfaire à la fois, par l'art et l'émotion vraies, l'élite et la foule, les lettrés et les simples. Désormais, il pouvait pousser jusqu'au bout son système, et c'est ainsi que fut composé le recueil des *Humbles*, où nous trouvons, avec quelle vérité, quel don d'observation spirituelle et attendrie, le portrait des petites gens et des déshérités de la vie, de tous ceux qui n'ont rien et se résignent, des émigrants et de la nourrice, de la veuve et des petits bourgeois célébrés dans une pièce qui est le chef-d'œuvre du genre :

Oui, cette vie intime est digne du poète.
Voyez : le toit pointu porte une girouette,
Les roses sentent bon dans leurs carrés de buis,
Et l'ornement de fer fait bien sur le vieux puits.
Près du seuil, dont les trois degrés forment terrasse,
Un paisible chien noir, qui n'est guère de race,
Au soleil du midi dort, couché sur le flanc.
Le maître en vieux chapeau de paille, en habit blanc,

Avec un sécateur qui lui sort de la poche,
Marche dans le sentier principal et s'approche
Quelquefois d'un certain rosier de sa façon,
Pour le débarrasser d'un gros colimaçon.
Sous le bosquet, sa femme est à l'ombre et tricote;
Auprès d'elle le chat joue avec la pelote;
La treille est faite avec des cercles de tonneaux,
Et sur le sable fin sautillent les moineaux.
Par la porte on peut voir, dans la maison commode,
Un vieux salon meublé selon l'ancienne mode,
Même quelques détails vaguement aperçus:
Une pendule avec Napoléon dessus,
Et des têtes de sphinx à tous les bras de chaise.
Mais ne souriez pas! car on doit être à l'aise,
Heureux du jour présent et sûr du lendemain,
Dans ce logis du sage observé du chemin,
Là sont des gens de bien, sans regret, sans envie,
Et qui font comme ont fait leurs pères. Dans leur vie,
Tout est patriarcal et traditionnel.
Ils mettent de côté la bûche de Noël,
Ils songent à l'avance aux lessives futures,
Et, vers le temps des fruits, ils font des confitures....
— Ceux-là seuls ont raison qui dans ce monde-ci,
Calmes et dédaigneux du hasard, ont choisi
Les douces voluptés que l'habitude engendre, —
Chaque dimanche, ils ont leur fille avec leur gendre;
Le jardinet s'emplit du rire des enfants,
Et, bien que les après-midi soient étouffants,
L'on puise et l'on arrose et la journée est courte.
Puis, quand le pâtissier survient avec la tourte,
On s'attable au jardin, déjà moins échauffé,
Et la lune se lève au moment du café.

Toute cette pièce est exquise, et chaque détail, si bien à sa place, y acquiert une singulière poésie que couronne à la fin ce lever de lune intime et si vrai. Le poète avait bien le droit, après cela, d'ou-

trer un peu sa manière, comme un peintre qui s'amuse à s'imiter lui-même, et d'écrire ce célèbre *Petit épicier* sur lequel sont tombées toutes les critiques malveillantes. Et d'abord, en quoi est-il plus ridicule que la bonne et le soldat, le forgeron aux mains noires et calleuses, et le petit bourgeois avec un sécateur dans sa poche? Ceux qui ont pris absolument à la lettre cette boutade, qui n'y ont vu qu'un attendrissement naïf et puéril, n'étaient pas dignes de l'homme d'esprit qu'est Coppée. Qui sait si, enfant terrible des Parnassiens comme Musset l'avait été des Romantiques, il ne voulait pas, lui aussi, avoir sa *Ballade à la Lune* et son *Mardoche,* et mystifier les impassibles qui l'agaçaient en professant une horreur du bourgeois et du philistin par trop exclusive et ridicule? Il faut n'avoir jamais vu son sourire aigu et narquois de parisien de vieille race pour l'en croire incapable. D'ailleurs, qu'on relise de près et sans prévention cette pièce et tant d'autres ; si l'on n'en admet pas l'inspiration, on sera du moins forcé d'en admirer la forme parfaite, car Coppée est un incomparable artiste, on ne le répétera jamais assez, et voilà l'occasion ou jamais de tordre le cou à ce préjugé qui lui attribue des prosaïsmes. Il a suffi qu'un jour quelque pédant ou quelque sot, ce qui est souvent la même chose, isole avec malveillance quelque vers par trop familier pour qu'on répète à sa suite, et sans y regarder de plus près, que Coppée rimait de la prose. Il faudrait s'entendre une fois pour toutes sur la poésie familière, et faire nettement la diffé-

rence entre les versificateurs laborieux de l'école du bon sens qui ne furent jamais des poètes, avec les Ponsard, les Emile Augier, les Camille Doucet, et le poète que les humbles surent si bien inspirer. Coppée n'a jamais écrit:

— Tu nous feras, tu sais, ce machin au fromage.
... jamais vit-on
Chemise de mari n'avoir pas un bouton ?
— O père de famille, ô poète, je t'aime !
— Léon, je te défends de brosser ton chapeau.

et toutes ces pauvretés de ronds-de-cuir, mal rimées, mal venues, péniblement assemblées par des chevilles formidables, et dont il a été le premier à rire sous cape. Comme l'a fait remarquer fort justement M. Antoine Albalat, il descend bien plutôt de Victor Hugo, qui n'a pas craint d'écrire :

Il avait dans sa poche une toupie en buis...
Les choses tous les jours se passent de la sorte...
Chacun de ces messieurs le sait, demandez-leur...
Il faut pour le comprendre avoir fait ses études...

J'ajouterais qu'il descend peut-être plus encore d'Alfred de Musset, qui a écrit :

Apprenez donc, lecteur, que je viens d'Allemagne...
On entre à la maison de conversation...
Ne possédant plus rien qu'un grand mal à la tête...
C'est mon opinion de gâter les enfants...
Je ne fais pas grand cas des hommes politiques...

Poète de race, il plaisait à Coppée de faire comme ses illustres maîtres, sachant qu'à leur exemple il

s'élèverait quand et comme il le voudrait. La preuve c'est que ses vers d'amour et de théâtre ne ressemblent aucunement à ses vers familiers ; que *les Intimités* n'ont aucun goût d'arrière-boutique d'épicerie, pas plus que les beaux drames où il soulève comme une grande vague tout le lyrisme le plus pur, tandis que les vers de *Gabrielle* ou de *l'Aventurière* sont également plats, incapables de varier le ton avec les personnages, et laissent le grand seigneur ou la princesse s'exprimer de la même façon que la maritorne ou le notaire.

Même quand l'oiseau marche on sent qu'il a des ailes.

Ce vers célèbre s'applique admirablement à la muse de Coppée. En effet, elle marche souvent : *Musa pedestris;* curieuse et narquoise, elle flaire et s'attarde volontiers aux devantures des boutiques, surtout si quelque joli visage sourit derrière la vitre; mais elle n'attend qu'un prétexte, qu'une occasion pour s'envoler, et qu'une échappée sur la nature se découvre au détour du chemin, vite, elle ouvre ses ailes, s'envole et s'élève, et l'on admire alors sa légèreté et sa grâce toute aérienne.

Remarquons en passant *les Promenades et Intérieurs*, ces tableautins à la touche impressionniste, dignes de Ruysdaël, de Van Ostade et de Téniers. A ce propos, il est même curieux de se rappeler les origines flamandes de Coppée, et l'on en tirerait facilement toute une psychologie. Nous aimons ces coins de banlieue avec des champs en friche, ces chemins noirs semés d'écailles d'huîtres

où le poète évolue avec l'aisance d'un moineau franc. Tout cela, c'est encore son cher Paris qu'il aime tant, et dont il pourrait se vanter, comme Musset, de connaître tous les pavés :

C'est vrai, j'aime Paris d'une amitié malsaine,
J'ai partout le regret des vieux bords de la Seine.
Devant la vaste mer, devant les pics neigeux,
Je rêve d'un faubourg plein d'enfance et de jeux,
D'un coteau tout pelé d'où ma Muse s'applique
A noter les tons fins d'un ciel mélancolique,
D'un bout de Bièvre, avec quelques champs oubliés
Où l'on tend une corde aux troncs des peupliers,
Pour y faire sécher la toile et la flanelle,
Ou d'un coin pour pêcher dans l'île de Grenelle.

C'est ainsi que Mme de Staël regrettait, au bord du bleu Léman, son petit ruisseau de la rue du Bac, et que la Juliette de Henri Heine contemplant dans *Atta Troll* les étoiles se levant sur les Pyrénées, se prenait à soupirer qu'elles sont bien plus belles à Paris, lorsqu'en hiver elles se mirent dans les ruisseaux du faubourg Montmartre. Et ma foi, Coppée déploie tant de talent pour nous peindre les coins qu'il aime que nous sommes bien forcés d'être de son avis en le lisant. Les descriptions de Paris abondent dans son œuvre, mais je ne voudrais citer ici que deux des plus caractéristiques et des mieux réussies, et pour cela, mettons-nous à la fenêtre avec *Olivier*, ce poète qui lui ressemble tant, et dont il a dit la souffrance dans un si beau poème. C'est d'abord Paris après l'orage, un dimanche :

. ... La pluie, à la fin apaisée,
Semblait avoir lavé le matinal azur,
Des nuages légers passaient dans le ciel pur :
— Oh ! quelle bonne odeur a la terre mouillée !
L'averse avait rendu plus fraîche la feuillée,
Plus blanches les maisons et les nids plus bavards.
Olivier habitait un de ces boulevards
Des faubourgs qui s'en vont du côté des banlieues.
Là-bas, vers l'horizon et les collines bleues,
Le peuple du quartier populaire et lointain
Bornant le Luxembourg et le pays latin
Allait aux bois voisins, foule bruyante et gaie,
— Car c'était justement un dimanche de paie —
Pour revenir le soir, les chapeaux de travers,
Les habits sous le bras et les gilets ouverts,
Et chantant le vin frais comme on chante victoire.
Les marronniers touffus, près de l'Observatoire,
Embaumaient, énervants, et sur les piétons
Jetaient leurs fleurs avec les premiers hannetons.
En gants blancs et tout fiers de leur grande tenue,
Des couples de soldats émaillaient l'avenue ;
Des amoureux allaient, gais comme une chanson,
Faire leur nid d'un jour à Sceaux, à Robinson,
Sous les bosquets poudreux où l'on sert des fritures.
Des gens à mirlitons surchargeaient les voitures ;
Entre les petits ifs, aux portes des cafés,
On buvait ; et jetant des rires étouffés,
Nu-tête et deux par deux, passaient des jeunes filles.
A la foule joyeuse ouvrant ses larges grilles,
Le Luxembourg, splendide et calme, apparaissait
Inondé d'un soleil radieux qui faisait
Plus verts les vieux massifs et plus blancs les vieux marbres ;
A quelques pas, Guignol s'enrouait sous les arbres,
Et le chant des oiseaux dominait tous ces cris.
C'était bien le printemps, un dimanche, à Paris.

Est-il rien de plus frais, de plus exact que cette

impression? et combien est navrante et juste, à côté d'elle, ce retour de voyage, au tomber de la nuit :

Là, sous le gaz blafard vainqueur du crépuscule,
De toutes parts, la foule effrayante circule.
C'est l'heure redoutable où tout ce peuple a faim.
Sur le seuil des traiteurs et des marchands de vin
L'écaillère, en rubans joyeux, ouvre les huîtres;
Et chez les charcutiers, sous leurs remparts de vitres,
Les poulardes du Mans gonflent leurs dos truffés.
L'odeur d'absinthe sort des portes des cafés.
C'est l'heure où les heureux trop rares de la vie
S'en vont jouir; c'est l'heure où la misère envie!
L'homme qui rit se heurte à l'homme soucieux.
Le lourd omnibus passe en roulant ses gros yeux
Sur l'épais macadam qu'en jurant on traverse.
Tous se hâtent, courant dans la boue et l'averse,
Ceux-ci vers leur besoin, ceux-là vers leur plaisir;
Partout on voit le flot de la foule grossir;
Et l'ivrogne trébuche, et la fille publique
Assaille le passant de son œillade oblique.
Le pauvre qui mendie avec un œil haineux
Vous frôle; et sous l'auvent des kiosques lumineux
S'étalent les journaux, frais du dernier scandale.
En un mot, c'est la rue effrayante et brutale!
Du luxe, des haillons, de la clarté, des cris
Et de la fange. C'est le trottoir de Paris!

Cet exquis poème d'*Olivier* tient une place bien à part dans l'œuvre de Coppée. De par ses qualités mêmes, qui sont la nuance et la délicatesse, il n'a jamais été jusqu'à la foule, comme tant d'autres de ses poèmes à effet, mais les lettrés y reviennent d'autant plus volontiers.

Qu'est-ce qu'Olivier ? Un poète, un homme qui

a prodigué, gaspillé follement son cœur à toutes les amours quelconques, vénales ou autres. Un jour, las de cette vie inutile dans laquelle il a plus donné que reçu, il se distrait de ses pensées par un voyage au pays natal, et là, chez un vieil ami de son père qui lui donne l'hospitalité, il rencontre une jeune fille, la fille de son hôte, Suzanne, et peu à peu, se laisse aller jusqu'à l'aimer. Mais son cœur n'a plus rien à offrir à l'amour vrai qui se présente à lui. Olivier a beau faire maintenant ; chaque geste, chaque parole de la jeune fille qu'il aime éveille en lui le souvenir impur d'une maîtresse qui, quelque jour, dans une circonstance analogue, employa la même parole et le même geste. En vain cet amour pur passe dans son cœur comme une eau fraîche, il ne peut réussir à laver le passé. Musset avait dit :

Le cœur d'un homme vierge est un vase profond :
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure ;
Car l'abîme est immense et la tache est au fond.

Ces vers célèbres serviraient d'épigraphe au poème aussi bien, mieux encore, que le vers de Gautier que Coppée y a mis :

Virginité du cœur, hélas ! si tôt ravie.

Sans doute, dans son désespoir, le poète pourrait blasphémer comme Frank dans *la Coupe et les Lèvres ;* mais non : après avoir exhalé sa souffrance dans une série de strophes vigoureuses et

très belles, il part et se résigne ; il ne se tue pas, comme Rolla, mais il voudrait bien mourir, ne pouvant plus aimer.

Ce poème est simple et vrai comme la vie même, et il marque une évolution, un élargissement de la manière de Coppée.

Le poète, dans une espèce de journal, y a noté des intimités charmantes ayant pour cadre la nature. On se croirait parfois, avec le charme du vers en plus, au début si frais de *Werther*, ou au quatrième et adorable livre des *Confessions*, quand Rousseau fait la cueillette des cerises avec ses deux jolies compagnes. Qu'y a-t-il de plus délicieux que ce rêve de poète :

> Ce serait sur les bords de la Seine ; je vois
> Notre chalet, voilé par un bouquet de bois,
> Un hamac au jardin, un bateau sur le fleuve.
> Pas d'autre compagnon qu'un chien de Terre-Neuve
> Qu'elle aimerait et dont je serais bien jaloux.
> Des faïences à fleurs pendraient après des clous ;
> Puis beaucoup de chapeaux de paille et des ombrelles.
> Sous leurs papiers chinois les murs seraient si frêles
> Que même en travaillant, à travers la cloison,
> Je l'entendrais toujours errer par la maison
> Et traîner dans l'étroit escalier sa pantoufle.
> Les miroirs de ma chambre auraient senti son souffle
> Et souvent réfléchi son visage, charmés.
> Elle aurait effleuré tout de ses doigts aimés ;
> Et ces bruits, ces reflets, ces parfums venant d'elle
> Ne me permettraient pas d'être une heure infidèle ;
> Enfin, quand poursuivant un vers capricieux,
> Je serais là, pensif et la main sur les yeux,
> Elle viendrait, sachant pourtant que c'est un crime,
> Pour lire mon poème et me souffler ma rime,

Et des perles d'argent du rire qui s'égrène
Comme une fleur qui sème au loin sa folle graine.

Cependant, le poète n'a pas renoncé à la première et candide chimère, à la joie d'avoir un foyer avec une blanche épouse et un bel enfant rieur :

Et, lorsque je rencontre allant devant leur mère,
Timides sous les yeux ardents des connaisseurs,
Deux fillettes de seize à dix-huit-ans, deux sœurs
Se ressemblant avec d'identiques toilettes,
Et portant, comme deux joyeuses goëlettes
Dont les mêmes couleurs pavoisent les haubans,
Le même air d'innocence et les mêmes rubans,
Je suis heureux ; j'en ai quelquefois pour des heures
A me bercer alors d'espérances meilleures,
A rêver d'un doux nid, d'un amour de mon choix
Et d'un bonheur très long, très calme et très bourgeois.
J'imagine déjà la saveur indicible
Du livre qu'on ferait près du foyer paisible,
Tandis qu'une adorée, aux cheveux blonds ou noirs,
Promènerait les flots neigeux de ses peignoirs
Par la chambre à coucher étroite et familière,
Pour allumer la lampe et remplir la théière.

Ce désir vague de bonheur, ce spiritualisme amoureux, épris d'art, de nuances, et regardant souvent la femme en amateur blasé, comme le bijou qu'elle porte au doigt, est un des charmes de Coppée, et on le retrouve pêle-mêle, à travers toute son œuvre, au hasard de l'amour qu'il accueille et qui passe. Parfois, au cours de ses souffrances, souffrances de tête où reste toujours un peu de ce joli égoïsme d'artiste qui ne se plaint que pour être plaint lui-même, comme Henri

Heine encore, il fait de ses grands chagrins de petites chansons, et nous avons *l'Exilée*, ce fin recueil de lieders artistement ciselés, et *les Mois*, ce petit bréviaire amoureux qui se termine par ce sage conseil de célibataire blasé et vieilli :

Laisse donc les ans s'épuiser.
Que de larmes pour un baiser,
Que d'épines pour une rose !

Le temps qui s'écoule fait bien;
Et mourir ne doit être rien,
Puisque vivre est si peu de chose.

Mais cela n'est qu'une boutade pessimiste, et le poète se trompe lui-même, car il aime la vie au point d'en accueillir encore toutes les souffrances :

Oui ! j'ai souvent changé de maîtresse et d'amours,
Mais, chaque fois j'ai cru que c'était pour toujours;
Et, jusqu'à l'âge mûr, j'ai connu la misère
De me duper moi-même, en me croyant sincère.

Mais cette fois, il a enfin trouvé, il est au port, « son octobre frileux donne son chrysanthème », et c'est cette délicieuse *Arrière-Saison*, peut-être plus belle, plus chef-d'œuvre encore que *les Intimités*. Coppée avait plus de quarante ans quand il l'écrivit, et plus d'un disait : encore ? s'étonnant d'entendre un cœur d'écolier battre sous l'habit à palmes vertes des quarante. On disait même joliment qu'il avait fait, avec ce volume, entrer Lisette à l'Académie. Je ne vois d'égal à ce livre que les poèmes de Henri Heine, à qui il faudra décidément toujours revenir. Coppée semble même

s'en être souvenu directement dans une pièce. Henri Heine dit dans *le Livre des Chants* :

Tu me parais comme une fleur
Si tendre, et si fraîche et si pure !
Quand je te vois, je sens mon cœur
Saigner comme d'une blessure.

Quand je te vois, pour te bénir
Mes mains sur ton front vont s'étendre,
Priant Dieu de te maintenir
Si pure, et si fraîche et si tendre (1).

Coppée reprend, avec moins de mélancolie sans doute, mais avec non moins de grâce, faisant aussi venir tour à tour à la rime chacune des épithètes qui caractérisent à ses yeux le charme de sa maîtresse :

Au premier regard elle plaît,
Ma fine blonde au teint de rousse ;
Mais, seul, je sais combien elle est
Silencieuse, tendre, et douce.

L'air anglais et mise avec goût,
La taille svelte et gracieuse,
Elle est exquise, mais surtout
Tendre, douce et silencieuse.

Ses yeux clairs sont de purs émaux,
Et mon désir s'y laisse prendre ;
Mais son vrai charme est dans ces mots :
Douce, silencieuse et tendre.

On aime à voir le poète enfin heureux et calmé. Il retrouve toute sa jeunesse et salue encore l'été

(1) Traduction de W. Raymond.

dans un toast champêtre, sous la treille, dans quelqu'une de ces petites auberges de banlieue qui sont si familières à sa Muse. A peine l'ironie lui revient-elle de temps en temps, mais légère et de bon aloi :

Un bas-bleu, sorte de girafe,
M'accabla de pédants discours...
Ecris-moi souvent, mes amours ;
J'aime tes fautes d'orthographe !

. . . .

Là-bas, une coquette obèse
Croit que j'aspire à ses faveurs...
Ma svelte blonde aux yeux rêveurs,
Donne ta bouche, qu'on la baise !

A l'inquiétude d'autrefois a succédé la confiance et il s'attriste à peine de vieillir :

Vois ces deux époux dont la tête tremble,
Assis côte à côte, heureux, sans parler.
A force de vivre à toute heure ensemble,
Vois, ils ont fini par se ressembler.

Descendons comme eux la pente insensible,
Laissons naître et fuir les brèves saisons.
En ne nous quittant que le moins possible,
Nous ne verrons pas que nous vieillissons.

Chacune de ces pièces est un chef-d'œuvre de grâce et de simplicité, et justifie le désir si humblement exprimé par le poète :

Parfois, pourtant, la branche sèche
A l'air de reverdir un peu ;
Sur le mur ouvert d'une brèche
Grimpe un liseron rose et bleu ;

Et quelques vers, une élégie,
Un sonnet, sauvés de l'oubli,
Dans l'herbier de l'Anthologie
Conservent leur charme pâli.

Oh ! si, par bonheur, doit survivre
Un humble poème de moi,
Qu'il soit donc choisi dans ce livre,
Que j'ai, mignonne, écrit pour toi !

. . . .

Et que pour t'avoir tant aimée,
Je laisse des vers immortels !

Certes, celui qui a écrit de tels vers est assuré de vivre comme un des plus grands parmi les poètes de l'amour ; mais il n'est pas seulement cela. Il ne faut pas dédaigner en lui le poète des récits épiques. Son tempérament de conteur et de poète dramatique le portait naturellement à les écrire, et, toujours fidèle à sa manière, après Victor Hugo et Leconte de Lisle, il a encore trouvé le moyen d'être original, et de faire sa *Légende des siècles* à lui, une légende toute familière dont les héros ne sont plus des géants et des dieux, mais des humbles et des petits. Comme ses devanciers, il a emprunté ses sujets à la Bible, à l'Evangile, au Coran, à l'histoire tout entière, mais discrètement et plutôt pour s'attendrir que pour s'exalter. Son épopée ne dédaigne pas plus les oiseaux et les fleurs que le vieux château-fort qui les abrite dans ses tours. On y voit le Bouddha pleurer la mort d'une hirondelle et une araignée sauver Mahomet comme un humble liseron sauvera tout à l'heure une sainte. Dans le grand siècle, s'il s'amuse un instant à nous

peindre un duel de raffinés, à côté de leurs futiles coups d'épée, il garde toute son admiration pour un saint Vincent de Paul, et dans l'éclatante épopée d'Austerlitz, c'est encore un héros obscur, le général Walhubert, qui tente sa plume. Dans sa pensée, la gloire passe après la vertu ; tout à l'heure, dans *les Deux Tombeaux*, il nous montrait la tombe de Firdousi, le poète persan, toute pleine de roses, à côté de la tombe du despote Djenghis-Khan, toute pleine de sang. Je sais bien que ce que l'on a le moins aimé dans ces poèmes, c'est la forme convenue du récit, de la « pièce à dire », genre en effet banal et dont les plus médiocres poètes ont terriblement abusé. Je sais qu'à force d'entendre, durant de longues années, chaque cabot de province ou chaque premier prix de récitation venir déclamer *la Grève des Forgerons*, *l'Epave* ou *le Naufragé*, on a fini par éprouver l'agacement de l'homme délicat pour les orgues de Barbarie qui serinaient invariablement *Mignon*, *le Trouvère* ou *la Traviata* ; mais c'est là un des effets de la popularité, et, après tout, ne la conquiert pas qui veut. A-t-elle changé quoi que ce soit dans la manière de Coppée, s'est-il jamais abaissé pour l'avoir, l'a-t-elle empêché d'être, même dans ces récits en vers, un impeccable et somptueux artiste ? Je n'en voudrais pour exemple que ces deux chefs-d'œuvre : *les Parias*, et *la Tête de la Sultane*, ce dernier poème dédié à Gustave Flaubert, qui l'admirait fort. Et puis, si le sujet importe bien moins en art que la matière dont il est traité, il

n'est cependant pas indifférent de voir traiter de beaux sujets, et qu'est-ce après tout que *les Pauvres Gens*, *Petit Paul*, et tant de pièces de *la Légende des siècles*, sinon d'admirables « pièces à dire » ? Or, chez Coppée, conteur de premier ordre, le poème contient presque toujours un grand drame dans son petit cadre ; c'est ainsi qu'on trouvera, dans *le Fils de l'Empereur*, tout le sujet de *l'Aiglon*, avec le vieux grenadier et le champ de bataille de Wagram ; Edmond Rostand lui-même a eu le bon goût de le reconnaître et de l'écrire dans la dédicace autographe de sa pièce à François Coppée. Il reste encore, chez le poète, une veine satirique dont il n'abusa d'ailleurs pas, l'homme étant trop bon pour garder sa colère bien longtemps, mais qui est cependant assez indiquée pour mériter qu'on s'y arrête. On la trouvera surtout dans les derniers recueils, et, sans parler ici de satires trop directes, et d'une actualité encore trop brûlante, qui font partie de recueils comme *Dans la Prière et dans la Lutte* (1901), et *Des Vers français* (1906), insistons sur celles des *Paroles sincères*, recueil de vers publié en 1891. Coppée n'a jamais eu qu'un goût très médiocre pour la démocratie et pour ses hommes politiques ; il ne résiste pas au plaisir de nous le dire chaque fois qu'il en trouve l'occasion :

Mais il faut t'obéir, suffrage universel !
Je dois un bulletin à cette boîte à sel
Que le Français, épris du tragique cothurne
Et du style pompier, appelle encore une urne.

On croit parfois entendre Musset, le Musset d'une épître *Sur la Paresse*, tant le ton est franc et alerte. La vie moderne, affairée, brutale où le flâneur ne trouve plus de place, et qui transforme peu à peu Paris en Chicago ne lui inspire pas moins d'horreur. Il l'a exprimé dans une pièce qui est un chef-d'œuvre. Il s'agit de la Tour Eiffel :

Œuvre monstrueuse et manquée,
Lourd colosse couleur de nuit,
Tour de fer, rêve de yankée,
Ton obsession me poursuit.

Et il dit son regret du passé où, sans rêver l'énorme et l'absurde, on se contentait de faire beau et grand :

O Moyen-Age ! ô Renaissance !
O bons artisans du passé !
Jours de géniale innocence,
D'art pur et désintéressé ;

Où, brûlant d'une foi naïve,
Pendant vingt ans, avec amour,
L'imagier sculptait une ogive
Eclairée à peine en plein jour ;

Où, s'inspirant des grands modèles
Et pour mieux orner son donjon,
Le Roi logeait des hirondelles
Dans un marbre de Jean Goujon !

Depuis longtemps déjà, le poète dédaignait de prendre la plume : « J'ai chanté ma chanson », nous répétait-il souvent avec mélancolie. Oui, et elle est bien personnelle, avec son esprit, sa grâce,

sa pointe de sentimentalisme, de bravoure et d'ironie, tout ce qui constitue en un mot la bonne tradition française qui va de Villon à Musset. Après le grand mouvement romantique, depuis Banville, Baudelaire et Verlaine, Coppée est le seul, avec Richepin, qui ait vraiment tenté et découvert autre chose, sans chercher ailleurs qu'en lui-même et qu'autour de nous, sans démarquer les Muses étrangères, sans prétendre à je ne sais quelle philosophie cacochyme et nébuleuse. Ses défauts, s'il en a, viennent de ses hardiesses et non pas de son insuffisance, et la postérité aime ceux qui ont osé. Déjà elle semble lui donner raison en admirant tous les intimistes qui l'ont suivi. M. Ernest Gaubert a dit excellemment :

Il semble bien que la seule succession des doctrines littéraires ait donné raison à Coppée. Après tout, M. Francis Jammes, dans *le Triomphe de la Vie*, a repris la poésie de Coppée sans bonté et sans mesure, tant au point de vue du rythme que de la morale. Et s'il a quelque originalité, il la doit à cela qu'il se contente d'ébauches. Notre époque, engouée de l'ébauche en art, notre époque qui se satisfait du *brouillon*, dans sa hâte ignorante et encyclopédique, a acclamé comme des innovations une poésie qui semblerait, à des critiques plus réfléchis, une simple traduction littérale et fâcheuse d'un Coppée étranger.

Finissons par ce jugement de Paul Verlaine; il est ancien et ne porte que sur trois œuvres en vers : *le Reliquaire*, *les Intimités*, et *le Passant;*

mais c'était déjà assez pour la postérité, dès ce jour Coppée était immortel, et, dit l'auteur des *Fêtes galantes :*

Elles suffisent à mettre le poète au premier rang et lui feraient tout pardonner s'il y avait à pardonner. Elles le rendent digne, qu'on le sache bien, à elles seules *trois*, de s'asseoir là où Musset s'est assis!

LE POÈTE DRAMATIQUE

Il y a, au début des *Intimités*, un page de douze ans qui tient compagnie à une reine malade en soupirant des airs sur une mandoline. Ce joli page ne nous est pas inconnu, il vient de loin, de cette Italie de rêve et de féerie que Shakespeare révéla à Musset. Il a souffert, lui aussi, des caprices de Marianne, et il connaît Minuccio, l'ami et le confident de Carmosine. Plus tard, car le temps n'est rien au pays des rêves, il connaîtra Fortunio et se parera avec lui de toutes les grâces du XVIII[e] siècle. En attendant, il vit dans cette Renaissance imaginaire et amoureuse, propice aux beaux Décamérons. Un jour, on ne sait trop comment, peut-être à cause de la mort de cette reine malade, libéré de l'amoureux esclavage où il s'étiolait comme un pinson en cage, il a pris sa volée, n'ayant pour fortune et pour fardeau que sa guitare, et il est venu à Florence où nous le retrouvons sous les traits du passant Zanetto.

Le Passant, c'est l'éclosion magnifique et soudaine de la jeunesse de Coppée, jeunesse étouffée dans le besoin, toute de déceptions et de rêves; ce sont ses désirs refoulés s'échappant à la fin comme

un vol d'oiseaux lâchés ; un adorable chant alterné, une *Nuit de Mai* avant la douleur. A quoi sont-ils en effet comparables, sinon à ceux de Musset, ces vers trempés de rosée comme une fleur au matin ?

... Je vais par là, mais si la route
Se croise de chemins qui me semblent meilleurs,
Eh bien, je prends le plus charmant et vais ailleurs.
J'ai mon caprice pour seul guide, et je voyage
Comme la feuille morte et comme le nuage.
Je suis vraiment celui qui vient on ne sait d'où
Et qui n'a pas de but, le poète, le fou,
Avide seulement d'horizon et d'espace,
Celui qui suit au ciel les oiseaux, et qui passe :
On n'entend qu'une fois mes refrains familiers.
Je m'arrête un instant, pour cueillir aux halliers
Des lianes en fleur dont j'orne ma guitare,
Puis je repars. Je suis le voyageur bizarre
Que tous ont rencontré, léger de ses seize ans,
Dans le sentier nocturne où sont les vers luisants.
Quand il pleut, je me mets sous l'épaisse feuillée
Et je sors, ruisselant, de la forêt mouillée,
Pour courir du côté riant de l'arc-en-ciel.
Ne la cherchant jamais, je trouve naturel
De n'avoir pas encor rencontré la fortune.
Je suis le pèlerin qui marche sous la lune,
Boit au ruisseau jaseur, passe le fleuve à gué,
Va toujours et n'est pas encore fatigué.

A quoi bon commenter? cela ne s'analyse pas plus que le parfum de la fleur et le chant des oiseaux ; c'est fluide, exquis et frais comme une eau de source qu'on boit dans le creux de sa main.

Ce pays de rêve, toujours étoilé et fleuri, a porté plus d'une fois bonheur à Coppée. Après *le*

Passant, nous lui devons encore deux menus et purs chefs-d'œuvre : *le Luthier de Crémone* et *le Trésor*. Nous n'avons que très peu à en dire. Le premier est bien connu, et la Comédie Française le fait encore applaudir souvent à son répertoire. Est-il en effet un personnage plus touchant dans tout le théâtre poétique que le bossu Filippo, et les vers dans lesquels il exprime son amour pour le violon, qui le console d'être infirme et laid, ne sont-ils pas un chef-d'œuvre comme l'instrument lui-même ?

Viens, je veux te revoir encore, ô mon ouvrage,
Chère création sur qui j'eus le courage,
Moi, l'ouvrier débile et dévoré d'ennuis,
De passer au travail tant de jours et de nuits !
Viens ! de ton sein profond va jaillir tout à l'heure
Le *scherzo* qui babille et le *lento* qui pleure ;
Sur le monde tu vas répandre, ô mon ami,
Le sublime concert dans ton sein endormi.
Viens ! je veux te revoir et te toucher encore !
Je n'éveillerai pas ton haleine sonore,
Mais je veux seulement voir mon regard miré
Une dernière fois dans ton beau bois doré ;
Car il faut nous quitter pour ta gloire et la mienne.
Mais dans ta vie, ami, noble ou bohémienne,
Que tu fasses danser le peuple des faubourgs
Ou que devant les grands du monde et dans les cours
Tu frémisses aux doigts de puissants virtuoses,
Moi qui naïvement crois à l'esprit des choses,
En te disant adieu, je viens te supplier,
Noble et cher instrument, de ne pas oublier
Celui qui t'a donné tes beaux accents de flamme
Et le pauvre bossu qui t'a soufflé son âme !
. . . .
Que j'aie ou non le prix, puisque mon œuvre est faite,
Que m'importe à présent ? Ma vie est une fête.

Je jouis en avare et seul de mon trésor.
Tous les matins, avant qu'il fasse jour encor,
Je traverse Crémone endormie et je gagne
Un endroit que je sais là-bas dans la campagne
Avec mon violon caché sous mon manteau.
Là je m'assieds, tout seul, au versant d'un coteau
Dans le gazon trempé de rosée et je rêve
Jusqu'à l'heure sublime où le soleil se lève.
Enfin, quand l'horizon s'emplit de diamants,
Lorsque s'annonce avec de longs frémissements
Autour de moi le grand réveil de la nature,
Lorsque l'herbe frissonne et que le bois murmure
Et que des buissons verts par la nuit rajeunis
S'échappe le concert éblouissant des nids,
Je prends mon violon joyeux et j'improvise.

A côté de l'élève Filippo, si mélancolique, nous aimons à voir Maître Taddeo Ferrari, le patron luthier, père de la belle Giannina. Le brave homme est fort plaisant avec son visage de franc buveur qui semble plus rouge encore sous la perruque poudrée. Il met là une note comique qui n'est pas habituelle dans le théâtre de Coppée ; nous ne la retrouverons plus guère, et fort atténuée, que dans le bon abbé du *Trésor*. Celui-là vit en 1802, dans un vieux château de la Vendée, entre sa nièce Véronique et le jeune duc Jean de la Roche-Morgan, dont il fut le précepteur sous l'ancien régime. Depuis la Révolution, on n'est pas riche, malgré l'éclatant blason des aïeux, et c'est avec bien de la peine qu'on arrive à vivre, mais bah !

Le pain sec est meilleur quand il est partagé,

dit gaîment le jeune duc à ses hôtes, et il vit bravement au milieu d'eux, comme un fermier.

Véronique préside aux soins du ménage; dans sa grâce florianesque, elle évoque la pauvre reine à Trianon, et, comme elle, a l'air de jouer à la bergère. Fraîche, discrète et si jolie, c'est bien elle le vrai trésor, et non pas ce coffret caché autrefois dans le vieux manoir, et qu'elle vient de retrouver au moment où son oncle découvrait dans les papiers de famille qu'il était faux. Car le vieil abbé a un travers qui lui fait remuer mille grimoires, celui de se croire poète, et de faire des tragédies en cinq actes, en vers. Cela est exquis comme une vieille chanson de France, et il s'en dégage un parfum qui fait penser à des fleurs cueillies dans un jardin de presbytère. Dans ces trois petits chefs-d'œuvre, la veine lyrique et fantaisiste de Coppée avait eu le loisir de s'épancher. Cependant, on aurait pu trouver qu'il n'y avait rien là de vigoureux et de vraiment dramatique, et les autres actes qu'il avait donnés jusqu'ici n'annonçaient pas encore ce qu'il fut depuis. Revenu des pays bleus, il avait été en effet peu scénique avec *Deux Douleurs*, qui n'est qu'un grave et beau dialogue entre l'innocence et la faute, la haine et le pardon; *l'Abandonnée* n'était que de l'Henry Murger mis en vers, et qui ne serait guère intéressant si l'on n'y trouvait en germe la pitié qui n'éclora tout à fait que dans *le Coupable*, ce roman dont l'idée est déjà toute dans le deuxième acte. *Le Rendez-vous* n'était, lui aussi, qu'un spirituel dialogue en vers

dans le goût des proverbes de Musset. Mais voici tout à coup que le poète peint à larges traits, comme une série de grandes fresques historiques, les cinq actes, le prologue et l'épilogue de *la Guerre de Cent ans*. Il a quitté l'élégant pourpoint de Cœlio pour endosser l'armure de fer des drames romantiques dans la tradition de Victor Hugo. *La Guerre de Cent ans* n'est qu'une curiosité poétique où se retrouvent, avec quelle adresse, quelle virtuosité, tous les rythmes chers à la génération de 1830, depuis la chanson de la folle Urgande et la Villanelle d'Alain jusqu'au Lai du Paris nocturne et la Ballade de la belle fille hospitalière aux gens d'armes. *Madame de Maintenon*, qui suivit, montrait enfin le poète devenu un vrai auteur dramatique, capable de manier et de mettre en place la lourde charpente de cinq actes, et il allait le montrer victorieusement dans *Severo Torelli*, dans *les Jacobites* et dans *Pour la Couronne*.

Dans ces trois beaux drames qui sont presque des tragédies, Coppée nous semble avoir admirablement renoué la tradition romantique à la tradition classique en donnant à la sévère conception de l'une l'expression éclatante et imagée de l'autre. Venu au lendemain des *Burgraves*, il nous eût peut-être épargné la réaction imbécile de Ponsard, et toute l'école du « bon sens » qui mit un bonnet de coton à la poésie. Comme les classiques, comme le grand Corneille surtout, Coppée a un idéal moral, et fait de ses pièces des drames de caractère. Ici, plus d'amour comme dans ses délicieuses comédies;

il est relégué au second plan, il ne fait qu'y passer un instant dans un bruit de sérénade, comme dans *Severo Torelli*, mais le Devoir lui dit : arrière ! et va ferme à son but, le poignard ou l'épée vengeurs à la main. Rien ne l'arrête, il sacrifie tout au sentiment de la patrie et de la liberté, tout, même le sentiment paternel. Car enfin il n'y a pas de différence entre Constantin Brancomir tuant son père dans *Pour la Couronne*, et Severo prêt à tuer le sien. L'intention est la même, et la mère seule épargne à ce dernier le crime du parricide. C'est dans ces beaux drames qu'éclate la haute moralité de Coppée, et leurs dénouements ne sont pas seulement d'habiles combinaisons dramatiques, mais aussi de profondes leçons. Severo garde ses mains pures, et seule sa mère Donna Pia frappe le tyran et se tue ensuite parce que, même dans sa vie d'abnégation et de vertu, elle avait une faute à racheter, celle de l'adultère ; de même, Constantin reste un héros anonyme et que tout le monde croira un traître, parce qu'il n'a pu sauver sa patrie qu'en tuant son père, et que ce n'est pas trop de l'affreuse injustice de son sort pour racheter l'énormité de son crime. Quelle admirable conception que ce Constantin sur qui semble planer l'antique fatalité ! Nombre de fois il a atteint au sublime cornélien, soit qu'il supplie son père au nom de tout un passé glorieux, soit qu'il se redresse et le somme au nom du devoir inflexible.

La couronne est parfois trop large au front du traître.

Elle peut tout à coup, nouveau roi du Balkan,
Vous tomber sur l'épaule et devenir carcan.

Parfois encore il a égalé Shakespare par la hardiesse d'expressions, lorsqu'il s'appelait : pieux assassin, filial meurtrier. Une seule fois, dans le théâtre de Coppée, l'innocence semblera injustement victime dans la personne de Marie des *Jacobites*. Mais cela est bien encore, puisque Marie, est le symbole de la Patrie, et qu'elle représente ces lois supérieures qui sont le sacrifice et la fidélité. Mourir pour son roi, même indigne, est encore doux pour elle, et elle ne s'en plaint pas, au contraire :

LE PRINCE

Pauvre Ecosse ! dis-moi, me pardonnera-t-elle ?
A ton verdict, enfant, le Prince se soumet.

MARIE

L'Ecosse ne peut pas juger... Elle t'aimait !

LE PRINCE

J'ai courbé tous les fronts.

MARIE

Les âmes restent hautes.

LE PRINCE

J'ai fait tous vos malheurs.

MARIE

Nous oublierons tes fautes

LE PRINCE

J'ai répandu pour rien un sang trop généreux.

MARIE

Nous admirons en toi le héros malheureux.

LE PRINCE

On devrait m'abhorrer et me maudire...

MARIE

On t'aime !

Rien n'est plus poignant, plus beau que cette scène. *Les Jacobites* sont dans l'œuvre de Coppée, comme *les Burgraves* dans celle de Hugo. Plus grands que nature, le vieil aveugle Angus et sa petite-fille Marie s'élèvent à la hauteur des conceptions antiques, et ceci, dans le plus magnifique langage :

Mon Dieu que c'était beau,
L'Ecosse d'autrefois, pauvre, fière et fidèle !
Le grand aigle qui la traversait d'un coup d'aile
Sentait qu'un air plus libre emplissait ses poumons ;
Et l'azur de nos lacs, la neige de nos monts,
Et l'écume d'argent que le torrent charrie,
Et l'herbe fraîche, et les fleurs d'or de la prairie,
Et le soleil levant rose dans le brouillard,
Etaient moins purs qu'un cœur de pauvre montagnard !

Ce sont là des vers comme on n'en avait pas vus dans le théâtre depuis Victor Hugo. Flexibles comme des épées, ils sont forts et frappent droit comme elles ; leur riposte est infaillible. Et cependant que de grâce, que de tendresse en eux ; on pense au liseron qui fleurit sur la garde de l'épée de Procope, dans *les Récits Epiques*. Ecoutez Marie parlant de son amour pour le prince :

Enfin c'est un héros !... Je ne sais comment dire,
Grand-père... mais, depuis que je l'ai vu sourire

Et marcher dans l'écume avec un air vainqueur,
C'est comme un fruit divin qui se fond dans mon cœur !

Vous connaissez le sélam de Militza, la belle esclave de *Pour la Couronne ?*

Je t'apporte des roses.
L'humble esclave n'a pas à deviner les causes
Pour lesquelles le maître a les yeux pleins de pleurs.
Elle en souffre et se tait. Je t'apporte des fleurs.
Ce sont celles que j'ai toujours le mieux aimées,
Nobles lys, doux œillets, roses très parfumées,
Celles qu'on reconnaît à leur odeur, la nuit.

Ecoutez maintenant ce fragment de dialogue entre elle et Constantin qui la délivre :

MILITZA

Qui donc es-tu, soldat aussi doux qu'une femme,
Qui ne me connais pas et me fais tant de bien?

CONSTANTIN

Ton frère, si tu veux, pauvre fille, un chrétien.

MILITZA

Mais tu vois qui je suis.

CONSTANTIN

Je sais la chair fragile.

MILITZA

Qui t'a rendu si bon?

CONSTANTIN

Ma mère et l'Evangile.

MILITZA

Je ne fais que le mal.

CONSTANTIN

Puisse Dieu t'éclairer !

MILITZA

Je vis dans le ruisseau.

CONSTANTIN

Le ciel peut s'y mirer.

MILITZA

L'homme pur me repousse en me disant : Arrière !

CONSTANTIN

Qui donc est sans péché pour te jeter la pierre ?

C'est là toute la morale évangélique, et Jésus parlait ainsi à Madeleine et à la femme adultère. Le théâtre de Coppée montre, une fois de plus, l'admirable unité de sa vie. Tous les grands sentiments y sont exaltés, et la bonté y domine toujours. Dans *le Pater*, la sœur d'un prêtre fusillé pendant la Commune sauve celui qui a commandé le feu en prononçant les belles paroles qui sont aussi les dernières que le poète aura eues sur les lèvres : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

LE PROSATEUR

La nécessité est toujours une bonne muse. Cela est prouvé une fois de plus par Coppée qu'elle nous révéla comme un prosateur savoureux et charmant. Par besoin d'abord, pour faire de la « copie » enfin, de ce journalisme où nous devons tous venir plus ou moins et qui, selon l'avis du Maître, n'a jamais gâté la plume de personne, témoins Banville et Gautier, Coppée s'est créé un style singulièrement souple et nerveux, ailé, aérien, et en même temps d'une exactitude et d'une sobriété incomparables. Sa nouvelle de début, *Une idylle pendant le Siège*, malgré des détails charmants et si vrais, est bien encore un peu maigre, comme ces arbres du faubourg où se promènent les deux héros, Gabriel Fontaine et Eugénie Clément, mais, à des bouts de paysages, à des portraits esquissés avec malice, comme celui de Marius Cazaban, par exemple, on sent déjà où l'auteur a le dessein de nous mener. Et ce sera encore dans sa chère banlieue, au milieu des petites gens qu'on y coudoie et dont il avait exalté, dans *les Humbles*, toutes les vertus cachées. Seulement ici, libéré de la rime et du rythme, il étendra le champ de ses observations, poussera

encore plus avant ses promenades, décrira de plus près les intérieurs. Enfin, pour le seul plaisir de causer familièrement avec vous, il atteindra à l'art des parfaits humoristes, disant spirituellement tout ce qui lui passe par la tête sans pour cela s'égarer une seule fois, comme un promeneur qui, tout en marchant au but, ne dédaigne pas de cueillir des fleurs à droite et à gauche de sa route.

C'est ainsi que Coppée s'est contenté très souvent de nous donner, sous le titre de contes, des petits bouts d'esquisses et de croquis, des carnets où les impressions se mêlent aux souvenirs. C'est *Maman Nunu*, la bonne vieille qui le promenait tout enfant dans les avenues désertes qui rayonnent autour des Invalides; c'est *la Robe blanche*, histoire d'une pauvre petite fille du peuple, chétive et infirme, dont l'unique bonheur aura été celui de la seule robe blanche qu'elle aura dans toute sa vie : sa robe de première communion. C'est un *Vieux de la Vieille*, grognard de Napoléon, que Coppée avait connu dans son enfance, et dont il s'est souvenu un jour de cette manière exquise :

J'avais oublié le capitaine Blot, qui fut si bon pour moi dans mon enfance; mais son souvenir m'est revenu, un jour de l'été dernier, dans un petit port de la Manche où je me promenais sur un quai brûlé de soleil. Je regardais un canon hors d'usage qu'on avait planté en terre par la culasse pour amarrer les navires et qui devait être à cette place depuis bien longtemps, car le vent l'avait rempli de terre et de sable jusqu'à la gueule, si bien qu'une touffe de chardons de mer avait poussé

là. Cette petite fleur bleue dans la vieille pièce de bronze m'a rappelé la bonté du vieux soldat.

Il n'y a là, on le voit, que l'émotion la plus tendre. Mais voici que s'y mêle de l'ironie, ô la meilleure, Coppée ne se moque que des méchants et des sots ; souvent même, devant un ridicule innocent, il se contente de taquiner, sans jamais dépasser la mesure. Voyez, par exemple, *Mon ami Meurtrier* : ce brave garçon, que Coppée avait jadis pour collègue au ministère de la Guerre, a la prétention de jouir d'une constitution athlétique, d'être sanguin et congestionné, de posséder des biceps de discobole, en un mot, de ne pas connaître sa force. S'agit-il de prendre sur un casier quelque carton à peu près vide, il le saisit solidement d'une main crispée, le porte à bras tendu, ayant dans les sourcils le froncement visible de l'effort. Ils ne sont pas rares ces bureaucrates, amateurs d'exercices violents sans en faire jamais, se croyant hommes de sports parce qu'ils lisent des journaux de courses ou qu'ils connaissent le nom des boxeurs à la mode, et Coppée nous en trace là un portrait tout à fait spirituel. Mais, à côté de ce ridicule qu'il étale, Meurtrier a une vertu qu'il cache, celle d'être un bon fils; aussitôt, l'auteur nous la révèle, et ce conte qui commençait par un sourire de malice s'achève avec une pointe de mélancolie. C'est là tout Coppée. « Je ris en pleurs », disait l'ancêtre parisien François Villon. Cette ironie trempée de larmes, nous en trouvons l'expres-

sion la plus parfaite dans *Toute une jeunesse*, comme nous y trouverons aussi l'expression la plus parfaite du style de Coppée. Voulez-vous de ces impressions de banlieue parisienne, qui feront tout de suite reconnaître leur auteur, comme tel buisson vert, tel cabaret enfumé, aux trognes rouges feront reconnaître Ruysdaël, Brauwer ou Van Ostade?

Ils suivaient ces admirables boulevards extérieurs d'autrefois, où il y avait des ormes géants datant de Louis XIV, des fossés pleins d'herbes et des palissades ruinées, laissant voir par leurs brèches des jardins de maraîchers où les cloches à melons luisaient sous les rayons obliques du couchant. Tous deux silencieux, — le père abîmé dans ses souvenirs, Amédée plongé dans ses flottantes rêveries d'enfant, — ils s'en allaient ainsi, loin, bien loin, dépassaient la barrière d'Enfer, atteignaient ces parages ignorés qui faisaient alors à un habitant de la rue Montmartre l'effet produit sur un savant du moyen-âge par les coins de vieilles mappemondes marqués de ces mots effrayants : *Mare ignotum*. Dans ces déserts suburbains, plus de maisons ; mais de rares masures, toutes ou presque toutes à un seul étage. Quelquefois un cabaret peint d'un rouge lie-de-vin, sinistre, ou bien, sous les acacias, à la fourche de deux rues labourées d'ornières, une guinguette à tonnelles avec son enseigne, un tout petit moulin au bout d'une perche, tournant au vent frais du soir. C'était presque de la campagne. L'herbe, moins poudreuse, envahissait les deux contre-allées et croissait même sur la route, entre les pavés déchaussés. Sur la crête des murs bas, un coquelicot flambait çà et là. Peu ou point de rencontres,

sinon de très pauvres gens ; une bonne femme, en bonnet de paysanne, traînant un marmot qui pleurait, un ouvrier chargé d'outils, un invalide attardé, et, parfois, au milieu de la chaussée, dans une brume de poussière, un troupeau de moutons éreintés, bêlant désespérément, mordus aux cuisses par les chiens et se hâtant vers l'abattoir. Le père et le fils marchaient droit devant eux jusqu'au moment où il faisait tout à fait sombre sous les grands arbres. Ils revenaient alors, le visage fouetté par l'air plus vif, tandis que, dans le lointain de l'avenue, à de grands intervalles, les anciens reverbères à potence, les tragiques lanternes de la Terreur, allumaient leurs fauves étoiles sur le ciel vert du crépuscule.

Cela est bien peint d'après nature. Ce qui ne veut pas dire que Coppée appartienne à l'école naturaliste, tout en lui répugnant à ce que ce système a de convenu et d'exagéré. C'est un impressionniste de premier ordre. Simplement, par de légères touches bien à leur place, il rend toujours l'effet voulu sans que son œil de poète s'arrête jamais sur aucun détail inutile ou vulgaire. Ses personnages offrent toujours d'amusantes silhouettes. Comme la plupart des gens d'esprit, il aime la charge, la caricature, et il excelle à nous exagérer certains vices, certains défauts, jusqu'à en faire l'image la plus grotesque et en même temps la plus vraie. Ici sa verve, qui tourne volontiers à la blague parisienne, a le loisir de s'exercer, c'est le cabot, le noceur, le snob, l'esthète, l'homme politique, ô celui-là surtout ! Coppée ne l'épargne jamais, partout où il le rencontre. C'est encore un

des côtés de son caractère parisien ; être de l'opposition, fronder le gouvernement lui plaît, et il note le ridicule d'un homme d'Etat avec la joie séditieuse de Gavroche dessinant sur les murs la fameuse « poire » de Louis-Philippe. Mais, à côté de cela, quelle tendresse il garde toujours pour les misérables, et, à mesure que sa manière s'élargit, comme il dépouille vite son individualité, visible alors seulement par l'ironie, par le pittoresque amusant des détails, pour faire place enfin à l'universalité des sentiments. Il avait déjà écrit *Henriette*, cette exquise nouvelle sentimentale, discrète et parfumée comme le petit bouquet de violettes que la grisette porte fidèlement sur la tombe de son amant ; il écrit ensuite *les Vrais Riches*, nouvelles d'un idéal tout évangélique, et qui pourraient porter en épigraphe le proverbe populaire auquel on ne croit malheureusement plus guère : la fortune ne fait pas le bonheur. Les vrais riches sont en effet ceux qui ont gardé intacts tous les trésors de leur cœur. Enfin il écrit *le Coupable*, son unique roman, œuvre hardie et puissante, même violente par endroits. Le coupable, c'est le père qui abandonne son fils naturel, un enfant qu'il a eu, étant étudiant, d'une pauvre grisette à demi échouée ensuite dans la prostitution. L'enfant tombe dans le vice, il va même jusqu'au crime, et c'est son propre père, devenu un magistrat grave et respecté, qui est appelé à le juger. Cet homme, se dénonçant à la fin, est aussi poignant, aussi beau que Monsieur Madeleine faisant recon-

naître en lui le forçat Jean Valjean, et Coppée a écrit là ses *Misérables*. Il n'a pas reculé devant le réalisme brutal des situations qu'il nous peint, des bas-fonds hideux qu'il nous découvre, et il s'y est livré à une étude approfondie des établissements pénitentiaires d'enfants.

Le style du *Coupable* est pressé, direct, presque sans fleurs, comme le pavé de la grande ville où se déroule ce drame poignant. On a besoin d'air pour avoir vu d'aussi près cette société « aux trois quarts composée d'hypocrites et de pharisiens ». Le poète qui avait touché ainsi à toutes les misères sociales ne pouvait plus trouver de repos que dans la vie intérieure. La maladie lui en donna l'occasion, et il sortit de cette crise atroce, pâle, mais confiant et libéré, ayant aux mains, des mains qu'il sait joindre, la gerbe humble et pure de *la Bonne Souffrance*.

Il ne faut pas oublier chez Coppée le critique. Quatre ans, il a tenu le feuilleton dramatique de *la Patrie*, et ce sera un vrai régal pour le lettré lorsqu'on réunira cette série de chroniques, pleines d'à côtés poétiques, d'échappées sur la nature et le rêve, de notes précieuses pour l'histoire littéraire du Parnasse. On y trouve, en effet, d'admirables portraits de poètes et d'artistes, des anecdotes, des souvenirs. Le tout émaillé de grâce et de tendresse, de blague et encore d'ironie. Un passage est resté fameux dans ces feuilletons et nous ne résistons pas au plaisir de le citer ; il s'agit des pièces que M. William Busnach tirait des romans d'Emile Zola :

Nos pères, gens économes, avaient des tailleurs à façon, à qui le client apportait une pièce de drap et qui lui rendaient un habillement complet : habit, veste et culotte. Ces modestes habitudes ne sont pas encore tout à fait perdues, et, dans le vestibule des maisons de faubourg, il est assez fréquent de voir un écriteau, sur lequel on lit ces mots : « Le concierge est tailleur. »

M. William Busnach exerce, dans la littérature contemporaine, cette humble profession de tailleur à façon. On lui confie un roman et il vous rend une pièce de théâtre. Très rarement, il fournit l'étoffe lui-même et s'élève jusqu'au grand art des Laurent Richard et des Dusautoy. Il s'est taillé cependant quelques pantalons originaux et, sans jouer sur le mot, quelques *vestes* personnelles ; mais, en général, il se contente de couper ses mélodrames dans la grossière cheviotte de M. Alexis Bouvier ou dans le solide elbeuf de M. Emile Zola.

Cela est spirituel, mais non pas méchant. Eloigné de presque toute la critique, volontiers malveillante, hargneuse, chercheuse de tares, trop souvent digne de l'épigramme de Lebrun sur La Harpe : « ce petit homme a son petit compas », Coppée s'y est encore employé à faire le bien. Jamais il n'a traité aucun maître avec irrévérence, et, passé maître à son tour, il a toujours tendu la main aux jeunes gens. On se souvient encore de la façon charmante dont il en a lancé quelques-uns, et après Pierre Louys je ne veux citer ici qu'Albert Samain et Charles Guérin, ces deux chers et malheureux poètes, ravis tous deux si vite à notre admiration. Maintenant que le vieux Maître est parti à son tour, les jeunes poètes sentent bien qu'ils ont

perdu en lui l'homme qui savait le mieux les comprendre et les aimer; celui qui, toujours accueillant et sans pose, donnait à leur respect l'impression d'un camarade ou d'un frère aîné. Le jour des funérailles, ils se sentaient tous un peu orphelins, et on peut dire qu'ils avaient au cœur cette pensée que Raoul Ponchon a si bien exprimée en leur nom :

Pourvu que l'on fût sincère,
Il admettait toute foi ;
Ne trouvant pas nécessaire
De rien ramener à soi.

Comme il était dans la voie
Du Seigneur de vérité,
Celui-ci lui fit la joie
De s'en aller en beauté !

Le voici donc dans la tombe,
De par la grâce de Dieu.
Car son âme de colombe
Palpite dans le ciel bleu.

Car le poète s'honore
Devant la Divinité,
Moins d'un poème sonore
Que d'un acte de bonté !

BIBLIOGRAPHIE

LES ŒUVRES

Le Reliquaire, poésies. Eau-forte de Léopold Flameng. Paris, A. Lemerre, 1866, in-18. — **Intimités**, poésies. Paris, A. Lemerre, 1868, in-18. — **Premières Poésies**. (*Le Reliquaire, Poèmes divers. Intimités.*) Paris, A. Lemerre, 1869, in-18. — **Poèmes modernes**. (*Angelus. Le Banc. Enfants trouvés. L'attente. Le Père. Le Défilé. La Bénédiction.*) Paris, A. Lemerre, 1869, in-18. — **La Grève des Forgerons**, poème. Paris, A. Lemerre, 1869, in-18. — **Le Passant**, comédie en un acte, en vers. Paris, A. Lemerre, 1869, in-18. (Réimpr. : *Le Passant*, comédie en un acte, en vers, représentée pour la première fois au Théâtre National de l'Odéon, le 14 janvier 1869, reprise à la Comédie Française le 29 novembre 1888. Paris, A. Lemerre, 1889, in-4° ; *Le Passant*, etc., reproduction en fac-similé du Ms. de l'auteur et d'une page de musique de J. Massenet. Compositions de L. Ed. Fournier. Eaux-fortes de L. Boisson, Paris, A. Magnier, 1897, gr. in-8°.) — **Deux Douleurs**, drame en un acte, en vers (Comédie Française, 20 avril 1870). Paris, A. Lemerre, 1870, in-8°. — **Lettre d'un mobile breton**, poésie. Paris, A. Lemerre, 1870, in-18. — **L'Abandonnée**, drame (Gymnase, 13 novembre 1871). Paris, A. Lemerre, 1871, in-18. — **Fais ce que dois**, épisode dramatique (Comédie Française, 21 octobre 1871). Paris, A. Lemerre, 1871, in-18. — **Plus de sang**, poésie (avril 1871). Paris, A. Lemerre, 1871, in-18. — **Les Humbles**, poésies. Paris, A. Lemerre, 1872, in-18. — **Les Bijoux de la Délivrance**, scène en vers. Paris, A. Lemerre, 1872, in-18. — **Le Rendez-vous**, comédie en un acte, en vers. Paris, A. Lemerre, 1872, in-18. — **La Chaumière incendiée**, poésie. Paris, Imprim. A. Laîné, 1872, in-12. — **Prologue d'ouverture pour les Matinées littéraires et musicales de la Gaîté**. Paris, A. Lemerre, 1874, in-18. — **Une**

Idylle pendant le siège, roman. Paris, A. Lemerre, 1874, in-18. — **Le Cahier rouge**, poésies. Paris, A. Lemerre, 1874, in-18. — **La Bénédiction**, poème. Paris, A. Lemerre, 1876, in-18. — **Le Luthier de Crémone**, comédie (Comédie Française, 28 mai 1876). Paris, A. Lemerre, 1876, in-18. — **Olivier**, poème. Paris, A. Lemerre, 1876, in-18. — **L'Exilée**, poésies. Paris, A. Lemerre, 1877, in-4°. — **Les Mois**, compositions de H. Giacomelli. Paris, Librairie du Moniteur Universel, s. d. [1877], in-fol. cart. (Réimp. : *Les Mois Illustrés*. Composition et dessins de Giacomelli, année 1892. Paris, Imprim. L. Guerin et Derenne, in-fol.) — **Le Naufragé**, poème dit par M. Coquelin aîné, de la Comédie Française. Paris, A. Lemerre, 1878, in-18. — **Les Récits et les Elégies**. (*Récits épique. L'Exilée. Les Mois. Jeunes Filles.*) Paris, A. Lemerre, 1878, in-18. — **La Guerre de Cent Ans**, drame en 5 actes (en collaboration avec Armand d'Artois). Paris, A. Lemerre, 1878, in-18. — **La Veillée**, poème. Paris, A. Lemerre, 1879, in-18. — **Le Trésor**, comédie. Paris, A. Lemerre, 1879, in-18. — **La Bataille d'Hernani**, poésie dite par Mlle Sarah Bernhardt à la Comédie Française, le 26 février 1880, à l'occasion du 50e anniversaire de la 1re représent. d'Hernani. Paris, A. Lemerre, 1880, in-18 (Réimpr. en format in-4°). — **La Marchande de Journaux**, conte parisien, en vers. Paris, A Lemerre, 1880, in-18. — **Bleuette**, conte en vers. Illustr. de Henri Pille, grav. par A. Prunaire. Paris. A. Lemerre, 1880, in-4°. — **L'Asile de Nuit**, poésie dite par M. Coquelin aîné, à l'occasion du centenaire de la Société Philanthropique, le 9 mai 1880. Dessin de Bonnat. Paris, au siège de la Société Philanthropique, 1880, in-4°. — **L'Epave**, poème dit par M. Mounet-Sully, à l'assemblée générale du 19 mai 1880 de la Société centrale de sauvetage des naufragés. Paris, au siège de la Société centrale de sauvetage, etc., etc. A. Lemerre, 1880, in-18. — **La Nymphe de Ville-d'Avray au monument Corot**, strophes dites par Mlle Blanche Baretta, de la Comédie Française. Inauguration du monument érigé à la mémoire de Camille Corot, le 27 mai 1880. Paris, Typogr. Ch. Unsinger [1880], in-8°. — **La Maison de Molière**, poésie dite à la Comédie Française, le 21 octobre 1880, par M. Got, doyen des Sociétaires, à l'occasion du 200e anniversaire de la Comédie. Paris, A. Lemerre, 1880, in-18. — **La Korrigane**, ballet fantastique en deux actes (en collabor. avec Louis Mérante), musique de Ch. M. Widor. Paris, A. Lemerre, 1880, in-18. — **Contes en vers et poésies diverses**, Paris, A. Lemerre, 1880, in-18. — **Madame de Maintenon**, drame en cinq actes, avec prologue, en vers, représenté pour la première fois au Th. Nation. de l'Odéon, le 12 avril 1881.

Paris, A. Lemerre, 1881, in-18. — **Contes en prose**, Paris, A. Lemerre, 1882, in-12. — **Pour le Drapeau**, poème. Paris, A. Lemerre, 1883, in-18. — **L'Enfant de la balle**, conte parisien, en vers. Paris, A. Lemerre, 1883, in-18. — **Vingt contes nouveaux**. Paris, A. Lemerre, 1883, in-18. — **Aux Bourgeois d'Amsterdam**, poème. Paris, A. Lemerre, 1883, in-18. — **Severo Torelli**, drame en cinq actes, en vers, représ. pour la première fois au Théâtre National de l'Odéon, le 21 novembre 1883. Paris; A. Lemerre, 1883, in-8°, et 1884, in-4°. — **Institut de France, Académie Française, Discours prononcés dans la séance publique tenue par l'Académie française pour la réception de M. François Coppée, le 18 décembre 1884**. Paris, Typographie Firmin Didot 1884, in-4° (Réponse de M. Cherbuliez). Le même, Paris, A. Lemerre, 1884, in-8°. — **Souvenirs de collège, Discours prononcé à la distribution solennelle des prix du lycée Saint-Louis**; le mardi 5 août 1884. Paris, Delalain frères, 1884, in-8°. — **Prologue en vers**, dit par M. Porel, sous la tente Villis, à Ville-d'Avray, le 22 juin 1884. Paris, A. Lemerre, 1885, in-4°. — **Trente mélodies populaires de Basse-Bretagne**, recueillies et harmonisées par L.-A. Bourgault-Ducoudray, avec une traduction française en vers adaptée à la musique par F. Coppée. Paris-Bruxelles, Lemoine, 1885, in-4°. — **Les Jacobites**, drame en cinq actes, en vers, représenté pour la première fois sur le Théâtre National de l'Odéon, le 21 novembre 1885. Paris. A. Lemerre, 1885, in-18. — **Les Boucles d'oreilles**, conte. Paris, A. Lemerre, 1885, in-18. — **Contes et Récits en prose**, Edition illustrée de 150 dessins de Henri Pille gravés par Alfred Prunaire. Paris, A. Lemerre, s. d. [1885], in-8°. — **Le Roman de Jeanne**, poème lu par l'auteur à l'Institut, dans la séance publique des cinq Académies, le 25 octobre 1886. Paris, A. Lemerre, 1886, in-18. — **La Nourrice**, poème. Paris, A. Lemerre, 1886, in-18. — **Le Liseron**, poème. Paris, A. Lemerre, 1886, in-18. — **En Province**, poème. Paris, A. Lemerre, 1886, in-18. — **La Tête de la Sultane**, poème. Paris, A. Lemerre, 1886, in-18. — **Poèmes et Récits**, illustrés de 45 dessins de Myrbach, gravés par Florian. Paris, A. Lemerre, 1886, in-8°. — **Maître Ambros**, drame lyrique en 4 actes en cinq tableaux (en collaboration avec Auguste Dorchain), musique de Ch. M. Widor. Paris, « Au Ménestrel », 1886, in-18. — **L'Amiral Courbet**, strophes dites par M. Paul Mounet, de l'Odéon, à l'assemblée générale de la Société centrale de sauvetage des naufragés, le 12 mai 1886. Paris, A. Lemerre, 1886, in-18. — **Résurrection**, strophes dites à la Comédie Française, le

22 mai 1886, par M. Got, doyen des sociétaires, à l'occasion du 1er anniversaire de la mort de Victor Hugo. Paris, A. Lemerre, 1886. in-18. — **Le Petit Epicier,** poème. Paris, A Lemerre, 1886, in-18. — **Le Banc,** idylle parisienne. Paris, A. Lemerre, 1887, in-18. — **Une Mauvaise Soirée,** poème. Paris, A. Lemerre, 1887, in-18. — **Le Défilé,** poème. Paris, A Lemerre, 1887, in-18. — **Arrière-Saison,** poésies. Paris, A. Lemerre, 1887, in-18. — **A l'Empereur Frédéric III,** poésie. Paris, A. Lemerre, 1888, in-18. — **A Brizeux,** strophes dites par l'auteur à l'inauguration de la statue de Brizeux à Lorient, le 9 septembre 1888. Paris, A. Lemerre, 1888, in-18. — **A une pièce d'or,** poésie. Paris, A. Lemerre, 1888, in-18. — **Institut de France, Académie Française, Discours d'inauguration de la statue de Victor de Laprade à Montbrison** (dimanche, 17 juin 1888). Paris, Typographie Firmin Didot 1888, in-4°. — **Contes rapides.** Paris, A. Lemerre, 1889, in-18. — **Henriette,** roman. Paris, A. Lemerre, 1889, in-18. (Réimpression : *Henriette.* Illustration de Moisant. Paris, A. Lemerre, 1894, in-32). — **Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques. Discours prononcé sur la tombe d'Emile Augier,** le 28 octobre 1889, etc. Paris, Imprimerie Chaix, 1889, in-18. — **Deuxième Concours pour la composition d'un poème destiné au Concours musical de la Ville de Paris, Rapport présenté au nom du jury chargé du classement des poèmes,** etc. Paris, Imprimerie Chaix, 1890, in-4°. — **Le Pater,** drame en un acte en vers. Paris, A. Lemerre, 1890, in-18. — **Toute une jeunesse,** roman. Paris, A. Lemerre, 1890, in-18. (Réimpr. : *Toute une jeunesse,* ill. de A. Robaudi, Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-8°). — **Institut de France, Académie française, le Centenaire de Lamartine,** strophes lues à Mâcon, le dimanche 19 octobre 1890. Paris, Typographie Firmin Didot, 1890, in-4°. — **Les Paroles sincères,** poésie. Paris, A. Lemerre, 1891, in-18. — **L'Homme-Affiche,** poésie. Paris, A. Lemerre, 1891, in-18. — **Le Coup de tampon,** poésie. Paris, A. Lemerre, 1891, in-18. — **Aux Français d'Alger,** strophes lues au cercle républicain d'Alger, le 11 février 1891, par Mme Favart, etc. Alger, A. Jourdan, 1891, in-12. — **Les Vrais Riches,** roman. Illustration de Gambard et Marold. Paris, A. Lemerre, 1892, in-18. (Réimpression. Paris, A. Lemerre, 1898, in-18). — **Institut de France, Académie Française, Discours prononcé au Havre le 4 avril 1893, à l'occasion du centenaire de Casimir Delavigne.** Paris, Typ. Firmin Didot, 1893, in-4°. — **Institut de France, Académie Française, Funérailles, de**

M. de Mazade, membre de l'Académie. Discours prononcé le 29 août 1893. Paris. Typ. Firmin Didot, 1893, in-4°. — **Longues et brèves**, nouvelles. Paris, A. Lemerre, 1893, in-18. — **Rivales**, roman. Illustr. de Moisand gravées par Ruffe. Paris, A. Lemerre, 1893, in-32. — **Institut de France, Académie Française, Séance publique annuelle du jeudi 16 novembre 1893.** Paris, Typ. Firmin Didot, 1893, in-4°. — **Les Contes de Noël**, Illustr. de Myrbach. Paris, A. Lemerre, 1893, in-8°. — **Mon Franc-parler.** Paris, A. Lemerre, 1894, in-18. — **Contes tout simples**, Illustr. de Newmark. Paris, A. Lemerre, 1894, in-32. — **Mon Franc-parler**, 2e série. Paris, A. Lemerre, 1894, in-18 — **Mon Franc-parler**, 3e série. Paris, A. Lemerre, 1895, in-18°. — **Pour la Couronne**, drame en cinq actes, en vers, représenté pour la 1re fois sur le Théâtre National de l'Odéon le 19 janvier 1895. Paris, A. Lemerre, 1895, in-4°. — **A Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice de Russie**, strophes lues par M. François Coppée, à l'Académie française, le 7 octobre 1896. Paris, A. Lemerre, 1896, in-4°. — **Mon Franc-parler**, 4e série, Paris, A. Lemerre, 1896, in-18. — **Le Coupable**, roman. Paris, A. Lemerre, 1897, in-18. (Réimpr. : *Le Coupable*, ill. de A. Robaudi. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-8°). — **La Bonne Souffrance**, Paris, A. Lemerre, 1898, in-18. — **L'Etable**, poème. Paris, A. Lemerre, 1899, in-18. — **Dans une église de village**, poème. Paris, A. Lemerre, 1899, in-18. — **A voix haute**, *Discours et allocutions*. Paris. A. Lemerre, 1899, in-18. — **Le Devoir nouveau**, poème. Paris, A. Lemerre, 1900. in-18. — **Prière pour la France**, poème. Paris, A. Lemerre, 1900, in-18. — **Au président Krüger qui va traverser la France**, poème. Paris, A. Lemerre, 1901, in-18. — **Dans la prière et dans la lutte**, poésies. Paris, A. Lemerre, 1901, in-18. — **Contes pour les jours de fête.** Paris, A. Lemerre 1903, in-18. — **Œuvre des chapelles de Secours**, discours. Paris, Levé, s. d., in-18. — **Institut de France, Académie Française, Discours prononcé à l'inauguration du monument d'Alfred de Musset**, le 23 févr. 1906. Paris, Typ. Firmin Didot, 1906, in-4°. — **Des Vers français**, poésies. Paris, A. Lemerre, 1906, in-18. — **L'Ecu de six livres**, poésie. Paris, A. Lemerre, 1908, in-18. — **Un Duel au Sabre**, poésie. Paris, A. Lemerre, 1908, in-18. — **Lettre du Christmas**, poésie. Paris, A. Lemerre, 1908, in-18.

ÉDITIONS COLLECTIVES

I

ÉDITION ELZÉVIRIENNE

(Paris, A. Lemerre, 1870-1894, 15 vol. petit in-12.)

Poésies (1864-1869). *Le Reliquaire. Poèmes divers. Intimités. Poèmes modernes. La Grève des Forgerons* (portrait de l'auteur par Rajon). 1870. — **Poésies (1869-1874).** *Les Humbles. Ecrit pendant le Siège. Plus de sang! Promenades et intérieurs. Le Cahier rouge.* 1875. — **Poésies (1874-1878).** *Olivier. Les Récits et les Élégies.* 1879. — **Poésies (1878-1886).** *Contes en vers et Poésies diverses.* 1887. — **Poésies (1886-1890).** *Arrière-Saison. Les Paroles sincères.* 1891. — **Théâtre (1869-1872).** *Le Passant. Deux Douleurs. Fais ce que dois. L'Abandonnée. Les Bijoux de la Délivrance.* 1872. — **Théâtre (1872-1878).** *Le Rendez-vous. Le Luthier de Crémone. La Guerre de Cent Ans.* 1879. — **Théâtre (1878-1881).** *Le Trésor. La Bataille d'Hernani. La Maison de Molière. Madame de Maintenon.* 1882. — **Théâtre (1881-1885).** *Severo Torelli. Les Jacobites.* 1886. — **Théâtre (1885-1895).** *Le Pater. Pour la Couronne. L'Homme et la Fortune* (1875). 1898. — **Prose.** *Une Idylle pendant le Siège. Contes en prose.* 1884. — **Prose.** *Vingt Contes nouveaux.* 1884 — **Prose.** *Contes Rapides. Henriette.* 1890. — **Prose.** *Toute une jeunesse.* 1892. — **Prose.** *Longues et Brèves.* 1894. — **Prose** *La Bonne souffrance. Contes pour les Jours de fête.* 1894.

Il a été tiré : IX Eaux-fortes dessinées par E. Boilvin et gravées par Mongin, pour illustrer les poésies de François Coppée (1864-1872).

II

ÉDITION IN-4°

(Paris, A. Lemerre, 1883, 2 vol.)

Poésies (1864-1872). *Le Reliquaire. Poèmes divers. Intimités. Poèmes modernes. La Grève des forgerons. Les Humbles. Écrit pendant le Siège. Plus de sang! Promenades et Intérieurs.* (Volume illustré de dix planches dessinées et gravées à l'eau-forte

par E. Boilvin.) — **Poésies (1872-1878).** *Le Cahier rouge. Olivier. Les Récits et les Elegies.* (Volume illustré de dix planches dessinées par Rossi et gravées à l'eau-forte par Rajon, plus un portrait de l'auteur, dessiné par Boilvin et gravé par Martinez.)

III

ÉDITION GRAND IN-8°

(Paris, A. Lemerre, 1891-1900.)

Cette édition populaire publiée avec 1200 dessins de Myrbach et Robaudi se compose de 247 livraisons de 88 pp., lesquelles forment aujourd'hui 4 vol.

Poésies (1864-1887). *Le Reliquaire. Poèmes divers. Intimités. Poèmes modernes. La Grève des Forgerons. Les Humbles. Ecrit pendant le Siège. Plus de sang ! Promenades et Intérieurs. Le Cahier rouge. Olivier. Les Récits et les Elégies. Contes en vers et Poésies diverses. Arrière-Saison.* 1891. — **Théâtre (1869-1889).** *Le Passant. Deux Douleurs. Fais ce que dois. L'Abandonnée. Les Bijoux de la Délivrance. Le Rendez-vous. Le Luthier de Crémone. La Guerre de Cent Ans. Le Trésor. La Bataille d'Hernani. La Maison de Molière. Madame de Maintenon. Severo Torelli. Les Jacobites. Le Pater.* 1892. — **Prose (1873-1890).** *Une Idylle pendant le Siège. Contes en prose. Vingt Contes nouveaux. Contes Rapides. Henriette. Toute une Jeunesse.* 1893. — **Théâtre. Poésies. Prose (1888-1899).** *Pour la Couronne. L'homme et la Fortune. Les Paroles sincères. L'Etable. Dans une Eglise de Village. Les Vrais Riches. Longues et Brèves. Rivales. Contes tout simples. Le Coupable.* 1900.

IV

ŒUVRES COMPLÈTES

Œuvres complètes de François Coppée, de l'Académie française. Ed. ornée du portrait de l'auteur gravé par Léopold Flameng et illustrée de 32 dessins de Emile Adan, A. Dawant, François Flameng, J. Jacquet, et Tofani, gravés au burin par Boisson, Boutelié, Dubouchet, Léopold Flameng, J. Jacquet, J. Massard et Patricot (en cours de publication), Paris, L. Hébert (et ensuite Houssiaux), 1887-1905, 16 vol. in-8° (Il a été tiré des premiers volumes

de cette édition, 100 exempl. sur papier teinté, portant la marque de A. Lemerre).

A CONSULTER

Antoine Albalat : *M. François Coppée et la doctrine littéraire de Victor Hugo.* Nouvelle Revue, 1er septembre 1897. — **Henri d'Alméras** : *Avant la gloire. Leurs débuts.* Paris, Soc. franç. d'imprim. et de libr., 1902, in-18. — **Théodore de Banville** : *Les Camées Parisiens.* Paris, 1866, in-18. — **O. Beauchamp** : *Les Contemporains célèbres. Notice par Paul Acker Portrait humoristique de Capiello* (1re série). Paris, E. Bernard, 1905, in-4°. — **Léon Bloy** : *Les Dernières colonnes de l'Eglise* (Pamphlet). Paris, Soc. du Mercure de France, 1903, in-18. — **Robert de Bonnières** : *Mémoires d'aujourd'hui,* Paris, Ollendorff, 1885, in-18. — **Henry Bordeaux** : *Les Ecrivains et les Mœurs* (2e partie : *Les Vivants*). Paris, Perrin, 1900, in-18. — **Henry de Braisne** : *François Coppée et Henri Rochefort chez eux.* Nouvelle Revue, 1er juillet 1898. — **Adolphe Brisson** : *La Comédie Littéraire.* Paris, Colin, 1895, in-18; *Portraits intimes* (2e série). Paris, Colin, 1896, in-18. — **Charles Buet** : *Médaillons et Camées.* Paris, Soc. d'éd. des gens de lettres, 1883, in-18. — **Francis Chevassu** : *Visages.* Paris, A. Lemerre, 1904, in-18. — **Jules Claretie** : *Célébrités Contemporaines.* Paris, Quantin, 1885, in-18. — **Gaston Deschamps** : *La Vie et les Livres,* 4e série. Paris, Colin, 1897, in-18. — **Auguste Dorchain** : *Notice sur François Coppée,* insérée dans l'*Anthologie des Poètes français du XIXe siècle.* Paris, A. Lemerre, s. d., t. IV, in-8°.— **René Doumic** : *Essais sur le Théâtre Contemporain.* Paris, Perrin, 1897, in-18 ; *Etudes sur la littérature française* (2e série). Paris, Perrin, 1898, in-18; *Le Théâtre,* notice insérée dans le tome VIII de *l'Histoire de la Langue et de la littérature française des Origines à 1900,* publiée sous la direction de L. Petit de Julleville. Paris, Colin, 1899, in-8°. — **Georges Druilhet** : *Un poète français* (*François Coppée*). Paris, A. Lemerre, 1902, in-18. — **Marcel Fouquier** ; *Profils et Portraits. Notes de littérature,* etc. Paris, A. Lemerre, 1891, in-18. — **Anatole France** : *La Vie Littéraire.* Paris, Calmann-Lévy, 1888, in-18. — **Raoul Frary** : *Essais de Critique.* Paris, Colin, s. d., in-18. — **Ernest Gaubert** : *François Coppée,* biogr. critique, ill. d'un portr. front. et d'un autogr. et suivie d'opinions et d'une bibliogr. par Ad. van Be-

ver. Paris, Sansot, 1906, in-18; *Chez M. François Coppée.* L'Intransigeant, 3 mars 1906. — **André Gill** : *Vingt années de Paris*, préface par Alphonse Daudet. Paris, Marpon et Flammarion, 1883, in-18. — **Jules Huret** : *Enquête sur l'Evolution littéraire.* Paris, Charpentier, 1894, in-18. — **Ernest La Jeunesse** : *Les nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains.* Paris, Perrin, 1896, in-18. — **Gustave Larroumet** : *Etudes de littérature et d'art*, 3e série. Paris, 1895, in-18. — **Georges Le Cardonnel et Charles Vellay** : *La Littérature contemporaine (Opinion des écrivains de ce temps)*. Paris, Société du Mercure de France, 1905, in-18. — **Jules Lemaître** : *Les Contemporains*, etc. Paris, Lecène et Oudin, 1886, in-18. — **Hugues Le Roux** : *Portraits de Cire.* Paris. Société française d'imprimerie et de librairie, in-18. — **Lescure** (de) : *François Coppée, l'homme, la vie et l'œuvre* (1842-1889) avec des fragments de mémoires par François Coppée. Paris, A. Lemerre, 1889, in-18. (Quelques exemplaires de cet ouvrage contiennent trois portraits de François Coppée et un portrait de la mère du poète.) — **Catulle Mendès** : *La Légende du Parnasse contemporain.* Bruxelles, A. Brancart, 1884, in-18; *Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique, etc., sur le mouvement poétique français de 1867 à 1900*, etc. Paris, Imprimerie Nationale, 1902, in-8°. — **A. de Pontmartin** : *Nouveaux Samedis*, XIV. Paris, Calmann-Lévy, 1877, in-18; *Souvenirs d'un vieux critique*, II. Paris, Calmann-Lévy, 1882, in-18. — **Jules Sageret** : *Les Grands Convertis.* Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — **Edmond Scherer** : *Etudes sur la littérature contemporaine*, VIII. Paris, Calmann-Lévy, 1885, in-18. — **Maurice Tourneux** : *Coppée*, notice, « Grande Encyclopédie ». Paris, Lamirault, tome XII (pp. 902-903), in-4°. — **Paul Verlaine** : *Les Hommes d'aujourd'hui.* Dessin d'Emile Cohl. Paris, Vanier, s. d. (nov. 1885), in-8°. (Réimprimé dans les *Œuvres complètes de Paul Verlaine.* T. V. Paris, Vanier, 1900, in-8°.) — **Georges Vicaire** : *Manuel de l'Amateur de Livres du XIXe siècle.* Paris, A. Rouquette, 1895, in-8°, II, col. 966-996. — **Emile Zola** : *Documents littéraires.* Paris, Charpentier, 1881, in-18.

ICONOGRAPHIE

Axilette : *Portrait*, peinture à l'huile. — **Bernstamm** : *Buste*, bronze. — **Boilvin** : *Portrait*, gravé par Martinez et reproduit en tête de l'édition in-4° des *Poésies de François Coppée*

— **Brouillet** : *Portrait*, peinture à l'huile. Etude pour un tableau représentant le tsar à l'Académie. — **Raphaël Collin** : *Portrait*, peinture à l'huile. — **Annette Coppée** : *François Coppée*, à l'âge de huit ans, peinture à l'huile. — **Henry Cros** : *Médaillon*, plâtre. — **Delaplanche** : *Buste*, bronze; *Buste*, marbre. — **Louis-Edouard Fournier** : *Portrait*, peinture à l'huile. — **Gilbaut** : *Médaillon*, bronze. — **Horowitz** : *Portrait*, peinture à l'huile. — **Mme Lafaye** : *Vitrail*. — **Myrbach** : *Portrait*, gravure repr. en tête de l'éd. gr. in-8°, illustrée, des *Œuvres complètes de François Coppée*. — **Claudius Popelin** : *Email*. — **Rajon** : Crayon, reproduit à l'eau-forte en frontispice à l'édition elzévirienne des *Œuvres de François Coppée*. — **Georges Rochegrosse** : *Portrait*, peinture à l'huile. — **Syndico** : *Portrait*. — **Valadon** : *Portrait*. — **Mme d'Yvoi** : *Miniature*.

(NOTA : Ces portraits appartenaient au poète.)

AD. VAN BEVER.

Poitiers. — Imp. du *Mercure de France* (Blais et Roy).